

sommaire du n° 85, février 2014

Billet de la rédaction	3
Séminaire EPFCL à Paris	
<i>Jouissance, amour et satisfaction</i>	
Agnès Wilhelm, Commentaire	7
Martine Menès, Tenir le miroir à la bonne hauteur, c'est ça l'amour ?	14
Jean-Pierre Drapier, Miroirs brisés	21
Anne Lopez, Enchantement <i>Encore</i>	27
Bernard Nominé, Il y a des traces sur l' <i>amur</i>	35
Forum à Angers	
<i>Les franchissements de Romain Gary</i>	
Marie-Noëlle Jacob-Duvernet, Le salut d'adieu de Romain Gary	42
Colette Sepel, La contrainte de Je(u)	54
Philippe Madet, Gary devant soi	67
Jacques Vauconsant, Garyre aux larmes	80
IV ^e Rencontre internationale de l'EPFCL 2014	
<i>Les paradoxes du désir</i>	
Préludes	
Marcelo Mazzuca, Les paradoxes du désir de l'analyste	93
Albert Nguyễn, Un nouveau désir	95

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Tourner la page ?

« Non, l'usage du Web, pas plus que celui de la cafetière électrique, n'est réservé aux techniciens. »

François Bon, *Après le livre*

Comment vont les regrets ?

Nous voilà déjà au deuxième numéro de notre *Mensuel* version numérique.

J'ai été de celles et ceux qui auraient préféré que la version papier continue encore un peu. Même lorsque l'on sait à quel point ça peut faire de la place, il reste difficile de perdre ! Mais quoi, au juste ? Car après tout le *Mensuel* de notre École est toujours là et c'est de lire toujours qu'il s'agit !

Prenons juste une fois l'occasion de cet éditorial à « pleurer ces ennuis pour mieux les enchanter ». Ce passage au numérique aurait ouvert des abîmes de nostalgie. Chacun pourra faire l'inventaire de ses petites manies qui ne trouveront plus matière. Du beau marque-page à la corne discrète sur le haut de la page, de sa façon de ranger les petits volumes rouges à celle de les lire : finis la collection, la mémoire du toucher, le bruissement des pages tournées, les Post-it colorés qui signalent aussitôt l'article ou le dossier qui fait référence ! Comme l'écrit François Bon dans son excellent livre ¹, « l'appareil numérique ne produit pas de visage de ce qu'il recèle ». Autant de regrets. Regret de ne plus pouvoir laisser parler les p'tits papiers, ceux-là mêmes qui, comme le dit la chanson, à l'occasion, papier chiffon, pouvaient un soir, papier buvard, nous consoler. Le papier nous manque.

1. F. Bon, *Après le livre*, Paris, Seuil, 2011.

Certes, il n'y a pas d'écriture sans support et, depuis cinq mille ans, l'écriture n'a pas manqué d'emprunter ceux qui ont su s'adapter aux usages. L'écriture a toujours été liée à une technologie, nous en sommes à l'ère de l'encre numérique. Et l'histoire de l'écriture raconte comment le matériau (le bois, la pierre, l'argile, le papyrus) a influencé en retour le geste, l'outil, la graphie. Par exemple, ce n'est pas l'argile en tant que support qui a rendu la tablette (*sic* !) obsolète mais la vitesse de graphie associée à l'écriture syllabique. Le support s'est adapté progressivement à une diffusion de plus en plus large, jusqu'au vertige de la transmission des données en temps dit réel à toute la planète. Mais qui confondrait l'écrit avec son support ?

Le passage d'un matériau à l'autre s'est toujours opéré lentement et différemment selon les civilisations. D'ailleurs, quelque chose perdure bien souvent. Par exemple, si le *volumen* (cette bande à base de papyrus qui s'enroule naturellement) fait partie du rayon des Antiquités, son mode de lecture a connu une réinterprétation inattendue dans le mode de déroulé propre à la lecture sur les écrans associés aux ordinateurs. L'écriture et la lecture ont donc précédé l'invention du livre et il n'y a aucune raison qu'elles ne lui survivent pas.

Le scribe a certainement regretté le temps et le soin passés au modelage et à la cuisson des tablettes, le moins les longues heures de calligraphie dans le froid glacial du *scriptorium*, l'imprimeur le bruit assourdissant de sa Linotype... Cette petite liste permet de mesurer que celle des mutations de l'écrit n'est pas si longue. Si chacune a demandé un certain temps, chacune a été irréversible. Ainsi, en ce qui concerne celle que nous traversons, déjà en 1927, Walter Benjamin trouvait dans l'écriture contrainte à « la dictature de la verticale » par la publicité, les journaux et le cinéma, l'indication que le livre sous sa forme traditionnelle approchait de sa fin ². L'on a cru que l'écriture avait trouvé un asile que chacun de nous avait à sa main. Et voilà qu'il nous faut changer d'appareil, irréversiblement.

Si ceux de notre génération, « nous ne savons écrire que depuis notre propre entassement des livres », comme le note François Bon, ne nous méprenons pas. La trace réelle ne concerne pas les livres, mais seulement ce que nous avons reçu de leur écriture et ce que nous en avons fait. Vous pourrez en lire d'excellentes contributions dans les articles de ce numéro.

2. W. Benjamin, *Sens unique*, Les lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1978, p. 163-165.

Par ailleurs, le psychanalyste est averti de la distinction entre l'écriture et la graphie, imprimée ou non. Lacan y a insisté, la « motérialité » en jeu dans *lalangue* ne se rapporte pas à la trace imprimée. Cela devrait nous conduire à nous défaire rapidement de cet attachement insolite et poursuivre nos lectures et le travail qu'elles demandent. Lacan exigeait d'un lecteur, et donc d'abord de lui-même, qu'il sache témoigner de son assujettissement devant un texte, qu'il soit celui de Freud, du président Schreber ou celui écrit par les nœuds borroméens.

Encore un mot pour dire que notre préférence va au syntagme « passage au numérique » et non au virtuel. Pas davantage l'objet *a* que le réel ne se logent dans la matière du support de l'écrit. Rappelons-nous de l'avertissement de Lacan dans sa Note italienne : à confondre l'objet *a* avec le support qu'il est « à nos réalisations les plus effectives et nos réalités les plus attachantes », nous ne ferions qu'« [orner] de quelques potiches supplémentaires le patrimoine censé faire la bonne humeur de Dieu ³ ».

Bien sûr, la soi-disant dématérialisation de la lecture nous prive d'un contact physique avec le livre mais ne cesse pas de convoquer le corps pour autant. Autrement. Il s'agit bien de s'appropriier un outil de la façon la plus créative possible, ça ne va pas sans apprendre. Mettons-nous-y sans attendre.

De tourner la page du papier, faisons l'occasion d'actualiser le défaut grâce auquel la langue reste vivante et rejoignons, comme chacun de nos collègues écrivant dans ce numéro l'a certainement fait, l'invitation de René Char : « Enfonce-toi dans l'inconnu qui creuse. »

Marie-José Latour

3. J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

Séminaire EPFCL à Paris

Jouissance, amour et satisfaction

Agnès Wilhelm

Commentaire *

Je vais procéder à un commentaire phrase par phrase.

J'écris ça, et je n'écris pas après terminé, ni amen, ni ainsi soit-il.

La phrase précédente, que Lacan avait écrite au tableau, a été commentée par Colette Soler il y a quinze jours. Je la rappelle : « La Jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre qui le symbolise, n'est pas le signe de l'amour. » Cette phrase n'est pas à prendre pour une phrase sacrée, qu'on récite comme une prière. Ce n'est ni le dernier mot, ni une vérité en soi.

L'amour, certes, fait signe, et il est toujours réciproque

C'est surprenant mais c'est beau ! ça sonne bien ! Et c'est parfaitement illustré par une scène d'un film d'Agnès Jaoui où une jeune femme, attendant l'amour depuis longtemps, se rend sans plus y croire à une soirée qui se donne dans une demeure baroque, où trône un archange majestueux pointant son doigt vers les humains. Soudain la jeune femme est éblouie à la vue d'un jeune homme, plutôt insignifiant, mais éclairé d'une lumière quasi divine lorsqu'il s'immobilise sous le doigt pointé de l'ange. L'amour fait signe, et nous voyons dans le regard du jeune homme qu'il est réciproque.

Le film s'appelle *Au bout du conte*. Lacan ne nous avait pas habitué à des contes de fées. Ses histoires d'amour à lui finissent mal, en général. C'est toujours le même rendez-vous, quand les masques

* Intervention faite à Paris, le 28 novembre 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 21 novembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « J'écris ça [...] » jusqu'à « d'où dans l'Autre part la demande d'amour » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11).

tombent, ce n'était pas lui, ce n'était pas elle non plus. L'amour est toujours une méprise. Il est réciproquement raté.

L'adverbe « certes » inséré en début de phrase était déjà l'indice d'une concession.

L'amour certes, fait signe

Le terme « signe » renvoie bien sûr à la phrase qu'il avait écrite au tableau, mais la formulation est différente. Ce n'est pas : l'amour est le signe, mais : l'amour fait signe. Pour Lacan, ce qui fait signe, c'est une signification. « La signification ça fait signe ¹ », en marquant un point d'arrêt là où le sens au contraire peut toujours s'alimenter d'un nouveau sens.

L'amour est une signification puisqu'il fixe, au moins pour un temps, le sujet à l'objet aimé. Il diffère en cela du désir qui, de structure, est métonymique et donc labile. Le désir est toujours désir d'autre chose. L'amour est une signification, c'est déjà dans le séminaire sur le transfert, lorsque Lacan cherche à saisir le moment de bascule où « de la conjonction du désir avec son objet en tant qu'inadéquat, doit surgir cette signification qui s'appelle l'amour ² ».

Est-ce l'amour qui fixe le désir ou l'amour qui surgit du désir ? Laissons la question ouverte sur les modalités de rapport entre désir et amour.

L'amour certes, fait signe et il est toujours réciproque

L'affirmation a de quoi surprendre. Lacan utilise souvent la notion de réciprocité pour la réfuter, dans sa critique de la théorie de l'intersubjectivité en tant que modèle relationnel en symétrie et en correspondance complète, comme dans sa critique de la théorie de la communication, qui réduit l'horizon du langage à la fonction réciproque du code et du message.

Lacan défend depuis toujours l'idée que les relations du sujet à l'Autre ne sont pas réciproques. Pourtant ici il insiste, « toujours réciproque », il le dit depuis longtemps, et l'a avancé « très doucement en disant que les sentiments, c'est toujours réciproque ».

1. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, leçon du 2 décembre 1971, inédit.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 47.

Les sentiments sont toujours réciproques

C'est dans la leçon du 27 janvier 1954 qu'il le dit la première fois, dans son séminaire *Les Écrits techniques de Freud* ³. Lacan reconnaît qu'avant d'être analyste, lorsqu'il était psychiatre donc, il réglait sa boussole pour évaluer certaines situations avec cette formule : « Les sentiments sont toujours réciproques. » Et il maintient : « C'est absolument vrai, malgré l'apparence, que dès que vous mettez en champ deux sujets, je dis deux, pas trois, les sentiments sont toujours réciproques. »

Comment comprendre cette affirmation que contredit la connaissance la plus élémentaire des amours humaines ? On peut aimer sans être aimé en retour. Le manque de réciprocité est d'ailleurs la source d'une mélopée sans fin. Car aimer, c'est vouloir être aimé.

Distinguons d'abord réciproque de symétrique, de similaire, d'équivalent ou de complémentaire. Réciproque vient du latin *reciprocus*, qui signifie « qui va en arrière après avoir été en avant ».

Il me semble que l'amour toujours réciproque vise l'essence narcissique de l'amour. Le rapport narcissique, c'est la relation imaginaire, réduite à l'image de l'autre ; elle ne peut être que réciproque puisqu'elle est en miroir. La réciprocité, c'est le plan imaginaire où il n'y aurait pas de dialectique triangulaire. Le sujet aime et voit dans l'autre sa propre image, qui fait donc retour sur lui. D'autant plus que le sujet s'aime aimant, dans une sorte de mise en abyme de son image reflétée.

Cet écho se retrouve dans la saynète que Lacan joue pour illustrer ce mouvement de retour :

C'était pour que ça me revienne – Et alors, et alors, et l'amour, et l'amour, il est toujours réciproque ? – *Mais oui, mais-oui ! C'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient.*

Cela me paraît évoquer Freud, l'inventeur de l'inconscient, qui a compris que ce qui lui revenait, c'était de l'amour... de transfert, et qui s'en est saisi pour affirmer l'existence de l'inconscient.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 43. Lacan y critique le mode d'interprétation des analystes de l'école anglaise, où l'analyste interprète l'intention et les sentiments de l'analysant à partir de ce qu'il, l'analyste, éprouve lui-même *hic et nunc*. Lacan condamne ce mode d'interprétation qu'il appelle d'ego à ego, non parce qu'elle serait erronée, mais parce qu'elle induit le patient à une symétrie.

Pour s'apercevoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre

Ça c'est une « phrase sacrée » ! un des aphorismes les plus connus de Lacan. Remarquons que nous passons de l'amour au désir, dans un glissement dont le pivot est l'inconscient.

Que dire de cet aphorisme mille fois commenté ? Nous passons du registre imaginaire (l'essence narcissique, spéculaire) au registre symbolique. En effet, c'est dans le lieu de l'Autre, lieu de la parole, que s'articule le désir de l'homme, désir qui de ce fait n'est pas un besoin (naturel ou biologique) auquel pourrait répondre un objet, mais quelque chose qui se situe entre demande de satisfaction du besoin et demande d'amour.

Tout au long du *Séminaire VI, Le Désir et son interprétation*, Lacan situe le désir à mi-chemin, dans un espace intermédiaire, entre les deux chaînes signifiantes de son graphe, et le distingue radicalement de la demande. Le désir est toujours désir d'autre chose.

Dans ce *Séminaire VI*, Lacan fait de Hamlet le personnage et la pièce qui illustrent le mieux la complexité des différents plans qui se condensent dans cette formule « le désir de l'homme est le désir de l'Autre ». Si le drame d'Hamlet est le drame du désir, c'est que le désir d'Hamlet est sans cesse déterminé, contrarié, ajourné ou exacerbé par le désir de l'Autre, qu'il soit paternel, maternel, amoureux ou rival. « [...] le désir du sujet a à se situer devant le désir de l'Autre lequel pourtant l'aspire littéralement et le laisse sans recours. C'est dans ce drame de la relation du désir du sujet au désir de l'Autre que se constitue une structure essentielle, non seulement de la névrose, mais de toute autre structure analytiquement définie ⁴. »

... le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre

Cela ne donne pas pour autant une consistance stable ou établie au désir du sujet. Car le désir de l'Autre, si aliénant qu'il soit, reste en même temps un point d'énigme, une inconnue.

Ainsi, le désir du sujet se constitue autant des failles que des diktats du désir de l'Autre. C'est en ce point de manque du désir de l'Autre que le sujet retourne, par une sorte de torsion fondamentale,

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 502.

au point initial qui est celui de son propre manque. Et c'est ce propre manque, appelé par Lacan objet *a*, qui cause le désir.

En pensant à l'expression équivoque « Ça laisse à désirer », je me rappelle que le verbe désirer est issu du latin *desiderare*, composé de *de* (à valeur privative) et de *sidus*, *-eris* (astre) et qui signifie littéralement « cesser de contempler l'astre », dans le sens de « constater l'absence de », avec une forte idée de regret. Manque, absence et désir disent la même chose.

... et que l'amour, si c'est là une passion qui peut être l'ignorance du désir, ne lui laisse pas moins toute sa portée. Quand on y regarde de plus près, on en voit les ravages.

Alors là, on peut avoir la tête qui tourne ! C'est vraiment complexe. En une phrase Lacan brosse tout l'éventail de l'expérience amoureuse, dans la variété des possibilités que produit la conjonction du désir et de l'amour. À une extrémité il y a un amour qui ignore le désir, « l'amour entre (ou des) âmes » sans l'érotique des corps. À l'autre extrémité de cette clinique amoureuse il y a un désir laissé à sa seule portée, qui exerce ses ravages.

Là encore je me suis arrêtée sur l'étymologie du mot ravage, dérivé du verbe ravir, qui est une altération du verbe latin *rapere* signifiant « entraîner avec soi, emporter violemment, enlever de force ou par surprise, prendre rapidement ». Par métonymie, ravage désigne un dommage important causé avec violence et rapidité par l'homme ou par la nature. La langue familière emploie l'expression « faire des ravages » pour signifier se faire aimer et faire souffrir.

Le désir est-il d'autant plus ravageur qu'il est moins noué à l'amour ? Faut-il en déduire que l'amour tempère le désir, le rend moins tempétueux en même temps que plus éclairé ? « L'amour est la sublimation du désir ⁵. »

À moins que les ravages ne proviennent de l'amour ? La phrase est ambiguë, et peut aussi se rapporter à l'amour lorsqu'il est passion qui ignore le désir. Qu'est-ce qu'un amour passion sans désir ? L'amour sans désir est certes assez répandu, mais alors il ne se dit pas en termes de passion, plus souvent de raison, ou de résignation.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 209.

Peut-être que certaines amitiés sont des passions sans désir ; on peut penser aussi aux psychoses passionnelles, ou encore à l'amour dans la religion (aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés), dont nous n'ignorons pas les ravages (intolérance, Inquisition, guerres, etc.).

Mais si Lacan a glissé de l'amour sentiment, toujours réciproque, à l'amour passion, il questionne bien dans tout le passage l'amour qui n'ignore pas le désir, puisque, je vous le rappelle, nous partons de ce qui se passe au lit.

La jouissance – jouissance du corps de l'Autre – reste, elle, une question, parce que la réponse qu'elle peut constituer n'est pas nécessaire. Ça va même plus loin. Ce n'est pas non plus une réponse suffisante

La jouissance n'est pas une réponse nécessaire à l'amour. On peut l'entendre de plusieurs façons :

- l'amour peut se passer de la jouissance ;
- la jouissance est inutile, c'est ce qui ne sert à rien, c'est une reprise de la formulation de la page précédente. Je ne résiste pas à vous citer l'épigraphe d'un essai de Simon Leys paru l'an passé : « Les gens comprennent tous l'utilité de ce qui est utile, mais ils ignorent l'utilité de l'inutile » (Zhuang Zi).

De plus, la jouissance, quand elle est là, est insuffisante pour répondre à l'amour. Pourquoi ?

Première raison : car la jouissance ne « répond pas », ne fait pas lien, elle isole. La jouissance qui ex-siste (qui est en dehors) au champ de la représentation ne se prête pas à faire rapport entre les êtres.

Deuxième raison, celle que donne Lacan : « Parce que l'amour demande l'amour. » Nous retrouvons le principe de réciprocité, le sujet qui aime veut être aimé. L'amour est demande, bien plus que don.

Est-ce que l'amour ne demande que l'amour ? On pourrait dire aussi que l'amour demande le désir, une femme amoureuse, par exemple, peut vouloir être aimée et désirée. Mais je crois que le désir, lui, ne se demande pas. Le désir ne peut pas se penser à partir du sujet de la demande.

... l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander.

Cette formulation prépare ce que Lacan va développer à partir de la leçon du 20 mars d'*Encore* sur ce qui cesse/ne cesse pas de s'écrire ou de ne pas s'écrire comme formules du nécessaire, du contingent, du possible et de l'impossible. Ce qui ne cesse pas de s'écrire, c'est le nécessaire. « Il ne cesse pas de le demander. » On peut en déduire que l'amour demande nécessairement l'amour.

Il le demande... encore.

S'adjoint au principe de réciprocité un principe de répétition, *Encore*, c'est le nom de la réciprocité nécessairement répétée. (C'est aussi le titre de ce séminaire. *Encore*, le *Séminaire XX* comme nécessaire, nécessité logique de l'élaboration de Lacan ?)

Pourquoi l'amour ne cesse-t-il pas de le demander ? Ne connaît-il pas le repos ? Pourquoi est-il insatiable ? La phrase suivante donne la réponse : c'est la structure qui l'impose.

Encore, c'est le nom de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour.

Encore... un effort, c'est la dernière phrase du passage !

Il y a quelque chose de lyrique dans cette phrase, qui prête à confusion, car elle porte à imaginer l'Autre, le partenaire amoureux, demander « encore ». Or « la faille dans l'Autre » désigne ici le défaut, le manque dans la structure. C'est l'Autre du discours, l'Autre du symbolique qui, en constituant le parlêtre, le décomplète. Et c'est la béance laissée par l'objet *a*, objet perdu, que le sujet cherche à couvrir par la demande d'amour.

Aucun amour ne peut satisfaire notre soif d'amour, mais c'est le mieux qu'on puisse faire. C'est pourquoi il ne faut pas renoncer à l'amour.

Martine Menès

Tenir le miroir à la bonne hauteur, c'est ça l'amour * ?

« La lumière m'avait pourtant
donné de belles images des
négatifs de nos rencontres. »

Paul Eluard

Il y a quelque temps, fort opportunément car cet événement me permet d'entrer dans le propos qui m'a ici retenue, je reçois une carte postale reproduisant un dessin de Voutch avec, au dos, côté correspondance, l'aveu que cela résume, pour la personne qui m'écrivait, une « délicieuse » – le mot était écrit entre guillemets – rencontre.

Un couple dîne dans un restaurant qui pourrait être celui de la terrasse de Beaubourg. Leurs mains sur la table sont proches sans cependant se toucher, ni même se frôler ; l'on comprend qu'il s'agit de l'instant de la déclaration. Dialogue :

Lui : « Je vous aime presque autant que moi-même, Caroline. Croyez-moi, c'est *énorme*. »

Elle : Mine de stupéfaction muette.

Cela vaut bien la déclaration, que j'aime à citer, faite par Woody Allen à l'une de ses partenaires d'écran : « Mon amour, toi et moi désormais nous ne faisons plus qu'un : moi. »

« Laure est mon double », aurait dit Bataille plus sérieusement.

Oui, car il n'y a que du Un et c'est pourquoi peut-on dire, suivant Lacan, que l'amour, entendu ici comme sentiment, est toujours réciproque. Mais pas le désir, qui suppose de faire de l'étranger à soi,

* Intervention faite à Paris le 28 novembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

de l'Autre, ce qui ne va pas sans quelque difficulté car l'Autre c'est, je cite la page 75 d'*Encore*, « l'autre sexe pour tous ». Ce n'est évidemment pas à entendre comme un slogan, mais cela donne à réfléchir sur le « pour tous » des slogans contemporains. Je laisse cette question ouverte.

Que les sentiments soient toujours réciproques, Lacan déclare, dans le paragraphe qu'Agnès Wilhelm a commenté et comme elle l'a relevé, qu'il l'a déjà avancé « depuis longtemps, très doucement ». Tous les sentiments sont réciproques, pas que l'amour donc, la haine aussi, et l'indifférence qui sont ses voisins, voire ses prochains, en tant que passions à un niveau qui affecte l'être réellement.

J'en reste à l'amour, bien que Lacan l'étende jusqu'à l'*hainamoration*, réunissant en un seul mot deux desdites passions, et la considérant aussi comme réciproque. Que l'amour soit toujours réciproque, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de raisons pour s'en réjouir, même s'il y en a quelques-unes.

Je commencerai par ce que Freud en dit, enfin un petit florilège. D'abord les présupposés paraissent les mêmes que ceux énoncés par Lacan : pas de sympathie entre amour et désir, une coexistence aléatoire. Freud va jusqu'à les présenter comme incompatibles dans « Un type particulier de choix d'objet », un article de 1910. Et il fait de la « non confluence des courants tendres et sensuels dans la vie amoureuse ¹ » une constatation plus répandue dès l'article de 1912 : « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ». (Josée Mattei a commenté ces textes lors de la première séance de ce séminaire.)

C'est dans « Pour introduire le narcissisme », en 1914, que Freud dégage ce qu'il considère comme les deux fondements de l'amour.

1. L'on aime celui ou celle qui prend soin, qui ménage, qui soutient, qui se soucie, par étayage donc. « La femme incapable de sentir un peu de mes angoisses et de les partager n'aurait jamais la moindre part à mon affection », écrit Beaumarchais à madame de Godeville, le 29 mai 1777. Pourquoi, dans le fond ? Un adulte est censé pouvoir veiller à la conservation de sa vie. Lacan, qui commente la distinction freudienne dans la leçon du 19 décembre 1956 du *Séminaire IV*,

1. S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 59.

La Relation d'objet, interprète l'amour sur fond d'étayage par la persistance d'une relation de dépendance dans le prolongement de la position infantile de demande adressée à une mère phallique ². Est-ce ce que l'on entend dans les consultations pour enfant lorsque la mère, désignant le père de l'enfant, entre satisfaction et agacement, déclare : « C'est mon plus vieil enfant » ?

2. Cela amène vers le deuxième socle de l'amour, par narcissisme, primaire précise Freud. Lacan ne fait pas ce distinguo ; le narcissisme a toujours un objet : soi. Dans ce type de lien, l'autre, le partenaire, est traité de façon semblable à celle dont on se traite soi-même, ce qui n'est pas forcément une garantie de qualité d'ailleurs. Mais cela fonde l'espoir de trouver dans le miroir que l'autre tient à la bonne hauteur ce que l'on est, a été ou voudrait être (moi idéal, i(a)) ou/et une part de ce que l'on croit être (idéal du moi, I(A)) : dans tous les cas, un complément d'être. Lacan, toujours dans son commentaire de décembre 1956, en situe l'origine dans la relation spéculaire à l'autre (le petit autre) : le sujet aime l'image où il s'anticipe aimablement parfait. L'amour n'est pas aveugle mais il est aveuglant. Le cadre arrête le regard.

Ce type d'attachement amoureux serait plus fréquent chez les femmes, écrit Freud dans sa logique interprétative de l'envie phallique de celles qu'il range de ce côté de la sexuation. Plaît à une femme l'homme qui l'aime, chez lequel elle croit trouver ce dont elle croit manquer. C'est une méprise qui a garanti longtemps la reproduction de l'espèce et la stabilité des liens socio-familiaux.

Pour Lacan, s'il n'y a ni parité ni symétrie, il y a du « même », il faut entendre l'équivoque, pour les deux sexes. Les femmes (pluriel) se « mement » dans l'autre (page 79 d'*Encore*, ce passage sera commenté le 5 juin), l'homme (singulier) « voit dans la partenaire ce dont [il] se supporte narcissiquement » (page 80 d'*Encore*). L'amour soigne le manque-à-être, a-sexué.

Il faut préciser que Freud lui-même, sept ans après le texte « Pour introduire le narcissisme », en 1921, dans « Psychologie des foules... », traite les sexes à la même enseigne. Je cite : « [...] l'objet est traité comme le moi propre [...] dans l'état amoureux, une bonne

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 83.

mesure de libido narcissique déborde sur l'objet. Dans maintes formes de choix amoureux, [...] l'objet sert à remplacer un Idéal du moi propre, non atteint ». Entre-temps, en 1917, dans « Deuil et mélancolie », il fait de l'identification la forme primitive d'amour de l'autre comme soi-même, la première façon « dont le Moi élit un objet » et ce pour les deux sexes. On en trouve l'écho dans le *Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud* : « C'est toujours autour d'une sorte d'ombre errante de son propre moi que se constitueront tous les objets ³. »

Lacan cependant renouvelle l'abord de ce que Freud désignera comme le « continent noir » : côté femme, le *pas-tout*, la part qui échappe à l'amour *homosexuel*, pourrait laisser place à un amour qui se passerait du miroir. Qui laisserait place à un vide dans le miroir puisque le *pas-tout* n'a pas de reflet. Que serait un amour *pas-tout* et *pas tout* à fait fou non plus ? Échappe-t-il pour la part « *pas-toute* » à la réciprocité ? Je laisse cette question à mes collègues en charge du commentaire des pages d'*Encore* qui en traitent dans la séance du 13 mars 1973.

De fait, il n'y a pas lieu d'opposer, je cite Freud, ces deux « conditions déterminant l'amour », étayage et narcissisme, en particulier quant à la réciprocité de ce sentiment. Sans doute peut-on le lire dans l'adieu de George Sand à Alfred de Musset, dans une lettre d'avril 1834 : « Adieu mon Alfred, aime ton Georges, ton ami [au masculin], ton vrai camarade [narcissisme], ton infirmière [étayage]. » Car, dans l'amour par étayage, il s'agit tout autant de tenir le miroir à la bonne hauteur, pour que s'y reflète un sujet moins rassuré d'être estimable qu'assuré d'être l'unique, l'irremplaçable, le seul ou la seule à pouvoir se tenir à cette place qui promet de garantir – je cite de nouveau Freud – « une immortalité du moi que la réalité bat en brèche ⁴ ». Comment ne pas (s)'aimer dans celui ou celle qui, par sa vigilante présence, exclusive, particularisée, donne l'illusion d'être maître – que l'on pourrait écrire m'êtré – de son destin, qui est pourtant promis à la mort ?

Je conclus ce rapide parcours freudien par l'illustration d'un amour réciproque là où l'on ne s'attendrait pas à le trouver, dans *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, publiées en 1782.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud*, leçon du 16 mars 1955.

4. S. Freud, *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 96.

L'erreur du Vicomte de Valmont est d'ignorer que l'amour est toujours réciproque. Il croit pouvoir séduire, sans être engagé le moins du monde, sans partager l'amour, par pur jeu, une femme pudique et chaste, à l'opposé des libertines qu'il fréquente. Il s'aperçoit un peu tard – l'histoire finit très mal, les amoureux ne se retrouvent que dans la mort, autant dire jamais –, il s'aperçoit donc bien après la maîtresse du scénario pervers, la Marquise de Merteuil, qu'il aime en retour sa vertueuse amante, Madame de Tourvel ; et sans doute de se voir aimable dans le miroir de son regard n'y est pas pour rien. « Je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti [...]. L'ivresse fut complète et réciproque ; et, pour la première fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour lui jurer un amour éternel, et il faut avouer que je pensais ce que je disais. » Voilà ce qu'il écrit à la Marquise de Merteuil pour lui annoncer le succès de leur commun plan de séduction, où elle sût, elle, lire que ledit plan avait totalement échoué.

Un mois plus tard, elle lui en fait l'interprétation : « Vicomte, vous aimiez Madame de Tourvel, et même vous l'aimez encore [...] » Il ne reste à Valmont qu'à se lamenter : « Je regrette Madame de Tourvel, je suis au désespoir d'être séparé d'elle [...]. Je paierais de la moitié de ma vie le bonheur de lui consacrer l'autre. » C'est de sa vie entière qu'il paiera.

J'aborde maintenant une question où m'ont laissée les antécédents durant lesquels Lacan avançait « doucement ». Je ne reprends pas la référence inaugurale du *Séminaire I* rappelée par Agnès Wilhelm. Il y a encore dans le *Séminaire IV*, à la même leçon que celle où Lacan reprend les fondements freudiens de l'état amoureux, une remarque sur la réciprocité des sentiments considérés comme relevant essentiellement de l'imaginaire ; je cite : « Le propre des relations imaginaires est d'être toujours parfaitement réciproques. »

Puis, du *Séminaire V* au *Séminaire X*, la définition de l'amour devient « donner ce que l'on n'a pas ». Jusque-là, dans cette définition, nous pourrions retrouver les fondements d'étayage narcissique – réunissons les deux puisqu'ils se retrouvent dans l'imaginaire – nécessaires à l'état amoureux. Et retrouver aussi la réciprocité dans un échange de bons procédés : donner à l'aimé ce dont il croit manquer, qui en retour le suppose non manquant à l'aimant. Seul

l'amour peut croire en ce mirage, voire miracle, puisque l'on parle du miracle de l'amour.

Dans le *Séminaire XII*, la définition se complique tandis qu'elle se complète d'un « à quelqu'un qui n'en veut pas ⁵ ». Cet ajout tend à démentir la réciprocité de l'amour car il introduit ce que la première partie de la formule ignorait : la place du manque entre les partenaires, la place de la cause. Ce qui n'est pas sans lien avec la reconnaissance de l'objet *a* depuis le *Séminaire X*. Tentative de l'amour de laisser place au désir ? Alors s'agit-il encore de la même définition de l'amour comme sentiment, ou s'agit-il de l'amour sinon plus digne, en tout cas qui n'exclut pas le désir ? J'entendrais ainsi le dialogue, plus récent que les autres extraits cités, de la chanson d'amour entre Serge Gainsbourg et Jane Birkin :

« Je t'aime.

– Moi non plus. »

Extension du domaine de l'amour

J'en viens à la chute. Dans le *Séminaire XI, Le Transfert*, où Lacan parle beaucoup de l'amour, mais d'un autre, d'un amour qui s'adresse au savoir, il passe de la définition freudienne : l'amour comme fondamentalement narcissique et faussement oblatif dans l'étiage (si l'on veut le bien de l'autre, c'est parce que celui-ci nous est nécessaire), sentiment qui soutient toujours la réciprocité aimer/être aimé (leçon du 13 mai 1964), jusqu'à conclure (leçon du 24 juin 1964) sur un amour qui s'adresse à l'objet dans l'autre. Un amour qui loin de se conforter d'être tout (pour l'autre) s'alimente de la trace absente de l'objet, appel qui permettrait à l'amour de rattraper le désir.

Ce passage de la demande à la cause s'actualise particulièrement dans la relation transférentielle, où l'amour ne s'adresse pas tant à l'analyste qu'à l'objet cause qu'il représente. Est-ce l'entrée d'un nouvel amour qui mène à un désir inédit, celui de l'analyste ? Est-il encore sentiment réciproque ? Non pas au sens de la suffisance narcissique ; et si étiage il y a, c'est sur un objet cause et non but,

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 17 mars 1965, inédit.

commun aux deux protagonistes, le savoir de l'inconscient. On pourrait plagier la définition de l'amour donnée par Saint-Exupéry : « L'amour, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction. » Sauf que... il n'y a rien à voir, il y a à ça/voir, et pas le même savoir. Sans doute est-ce une des difficultés de transmission dans les passes.

Le séminaire *Encore*, qui démarre sur la passion de l'ignorance, sur « ne rien vouloir savoir », s'achève sur un « amour qui se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients ⁶ », une forme de réciprocité hors miroir. Le transfert en est une application particulière mais pas exclusive, ce qui laisse quelque espoir de belles amours plus dignes.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

Jean-Pierre Drapier

Miroirs brisés *

Pourquoi Althusser ? Pourquoi à propos d'amour parler de ce philosophe marxiste, intellectuel phare des années 1960 et 1970 et qui a étranglé sa femme en 1980 ? Pourquoi ces *Lettres à Hélène* ? Parce que ces lettres disent que « l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande... encore ¹ ». Ou, si vous préférez, parce que « *Encore*, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour ² ». Nous verrons qu'« encore », chez Louis et Hélène, est une faille insondable, une douleur qui pousse la réciprocité de la demande d'amour à la demande de mort.

Côté Louis, Lelouis, comme elle l'appelle, nous disposons de nombreux documents « cliniques », voulus comme tels par lui, en particulier sa deuxième biographie : *L'avenir dure longtemps*, écrite en 1985, cinq ans après le drame. Celle-ci n'a pas seulement pour but de soulever « la pierre tombale du silence » liée au non-lieu, mais aussi de servir à « éclairer ses contemporains » en se prenant lui-même comme « cas clinique ». Il faut dire qu'il n'a eu de cesse de le faire avec Hélène, en tout cas par écrit : ces lettres en sont le témoignage et, en même temps, le reflet du dialogue conflictuel qui les a unis/désunis pendant trente-quatre ans. Côté Hélène, et faute de la publication toujours ajournée de ses propres lettres, on ne peut que s'appuyer sur leurs reflets entrevus dans le miroir de la correspondance écrite par Louis.

Cette correspondance de sept cents pages, étalée de 1947 à 1980, souvent liée aux aléas de santé de Louis Althusser (hospitalisations

* Intervention faite à Paris le 28 novembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

2. *Ibidem*.

ou mises au vert « préventives » ou de convalescence), est belle et poétique. Certes, elle contient du domestique banal, du philosophique et du politique, ce qui est attendu. Certes, aussi des cancans sur la vie intellectuelle et l'intelligentsia française. Certes, elle a le grave défaut d'être préfacée par Bernard-Henry Lévy qui rabat, avec sa cuistrerie habituelle, l'œuvre sur le sujet.

Mais ces lettres sont avant tout émouvantes, étonnamment poétiques et dignes d'un autre Louis. Poétiques et prophétiques comme celle-ci de l'automne 1949 :

« Une sacrée envie que j'ai, mon amie, de vous embrasser ! Une telle envie que je le dessinerais si je le pouvais ! Que j'ai envie de dire comment ça se ferait, comment je vous verrais tout d'un coup n'importe où, gare ou rue, ou nature, comme on rirait ensemble pour que le *silence dure*, pour qu'il n'y ait que le silence, plein, œuf et ciel, soleil et air, tout heureux de vivre sans avoir à rendre des comptes à Dieu, comme je vous serrerais dans mes bras à vous rompre les os et les chairs, et vous le souffle court et coupé vous vous dégageriez un peu pour rire à nouveau, et on se verrait riant dans les yeux, et on verrait le rire de près dans les yeux, de si près que nos lèvres riraient ensemble, à se toucher, se toucheraient sans cesser de rire, se reconnaîtraient dans leur silence tout nu, les yeux fermés sur le silence intérieur comme une vie profonde dont les bras font le tour et qu'ils tiennent fort pour qu'elle ne fuie pas. Toute la vie est là en dedans, bien prise, les mains pas plus que les yeux ne sont aveugles, mais tous deux fermés sur cette vie qui bat comme un feu sourd dans l'automne. Et voici nos mains et nos corps à la recherche de ce monde reconnu, leur monde recomposé où les aveugles voient [...] ³. » Louis, amoureux, se fait poète de la lumière, du silence, des lèvres et du rire.

Dans le même temps, comment ne pas entendre déjà la mort à l'amour liée : « [...] comme je vous serrerais dans mes bras à vous rompre les os et les chairs, et vous le souffle court et coupé [...] », et ne pas voir ces mains comme les yeux « fermés sur cette vie qui bat ».

De la même façon qu'on trouve émouvantes, attendrissantes la variation et la modulation selon les époques des petits noms qu'il lui donne (Choucha, Chourin, mon Chourin, ma Chouchinette, Petite Tête

3. L. Althusser, *Lettres à Hélène*, Paris, Grasset/Imec, 2011, p. 113.

de chourin, Bistoufle, Carpe, ma Carpillonne...), on ne peut être que frappé par l'ambivalence du surnom principal, « Chourin », qui, d'après Althusser lui-même, est une forme dégradée de « surin », nom argotique du poignard.

Il n'empêche, elle est la femme élue et, pour lui qui en a tant douté, celle qui « est la plus haute preuve de la réalité de [son] existence ⁴ ». Mais justement, pourquoi est-ce cette femme-là qui est identifiée à l'amour immuable, intangible, alors qu'il en a aimé et honoré tant d'autres au long de sa vie de grand séducteur ?

D'abord, comme il le dit à plusieurs reprises, parce qu'elle a « le fameux profil », ce trait unaire qui lui est indispensable pour tomber amoureux. Mais, surtout, elle va venir occuper pour lui la place de la bonne mère, « celle qui donne avec une générosité sans conditions », sans enfermer « entre les haies des camps, des interdits, des devoirs et des tâches ». Un monde à l'envers de celui qu'il a connu avec une mère castratrice, austère et qui l'avait mis en place d'un autre Louis idéal et idéalisé, le mort dont elle était toujours amoureuse, et qui lui demandait de jouer le rôle de « père du père », de son père défaillant ⁵.

La bonne mère, la mauvaise mère ? Celle qui donne, celle qui prend ? Pas si simple. Il y a la crainte fantasmatique de Louis d'« être possédé/dépossédé par l'Autre », en particulier quand l'Autre prend la consistance de la femme amoureuse, de celle qui le veut, lui (n'oublions pas que sa première vraie décompensation psychotique aura lieu après ses premiers rapports sexuels, à vingt-sept ans, et que les femmes amoureuses le font régulièrement fuir et/ou tomber en dépression). Cette crainte fantasmatique s'applique encore plus étroitement à Hélène et confond, conjoint les deux mères. Comme il le lui écrit quelques années après, il y a deux façons de posséder l'autre : lui prendre, ce que faisait sa mère, et lui donner sans condition, rendre le sujet encore plus débiteur et dépendant, ce que fait Hélène. Ce don qu'elle lui ferait, cette liberté qu'elle lui donnerait, y compris d'aimer ou de posséder d'autres femmes, c'est son fantasme à lui : certes, il lui parle de ses désirs (poétiquement qui plus est : une jeune fille avec « des seins beaux comme des yeux ouverts »), de ses

4. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, Paris, Stock/Imec, 1992, p. 271.

5. L. Althusser, *Lettres à Hélène*, op. cit., p. 283-284.

conquêtes transitoires et de ses amours plus durables (ses « amies latérales », comme il les appelle).

Il est persuadé qu'il peut tout lui dire, comme à une bonne mère qui peut tout entendre. Or il n'en est rien, comme le manifeste très clairement les annotations amères qu'elle porte sur une lettre de 1958, envoyée lors de vacances avec Claire, une de ses « amies latérales » qui a beaucoup compté. Il en fera l'analyse *a posteriori*, en 1985. Elle lui reprochera même d'être un monstre, de lui avoir imposé cela et tous ses accès de souffrance : en octobre ou novembre 1980, elle lui annonce qu'elle va le quitter, moyennant quoi elle s'enferme avec lui dans le petit appartement de la rue d'Ulm. Ils ne sortent pas pendant dix jours, prisonniers l'un de l'autre, sauf pour aller voir René Diatkine, leur analyste commun.

Celui-ci arrivant à convaincre Louis de se faire hospitaliser, c'est elle qui lui arrache un sursis fatidique de trois jours. Elle veut le quitter mais ne peut le lâcher. Les sentiments sont-ils toujours réciproques ? En tout cas leur souffrance, leur peur de l'abandon le sont. On sait comment ce huis clos s'est terminé avec « le souffle court et coupé d'Hélène » et les mains de Louis « fermées sur cette vie qui bat comme un feu sourd dans l'automne ».

Dans ce meurtre inconscient, Louis se détruit lui-même ; c'est un meurtre du soi. Il détruit son double dans le miroir, destruction d'autant plus troublante qu'elle est demandée en miroir par ce double. Double qui en crée les conditions subjectives en lui annonçant leur séparation, et objectives en s'enfermant avec lui qui va de plus en plus mal, en retardant son hospitalisation et en venant s'offrir, sans se débattre, aux mains aimées et meurtrières. Déjà, dans une lettre de novembre 1947, Hélène évoque sa « certitude réconfortante que le seul recours de [sa] solitude est la mort » et dit qu'elle compte sur lui pour la sauver, comme il a toujours compté sur elle.

Comme le dit Martine Menès, « l'amour est toujours réciproque, tout dépend à quelle hauteur on met le miroir ». Dans le cas de Louis et Hélène, il faut bien dire que les jeux de miroir sont compliqués, multiples, rappelant les jeux de miroir des labyrinthes.

Bien sûr, il y a le miroir Louis/Hélène, celui du même malaise d'être, de la même souffrance mélancolique et persécutive, des mêmes doutes sur la réalité de leur existence, avec les mêmes suppléances,

leurs mêmes passions intellectuelles et d'engagement : le marxisme et la psychanalyse. Et tous les deux, sur le même mode particulier : à l'intérieur et à l'extérieur, toujours au plus extime de l'Église, du Parti, de la philosophie, de l'Université, de la psychanalyse, toujours en position « d'avoir raison seul(s) contre tous ⁶ », d'être « le père du père ⁷ ».

Mais il y a d'autres identifications en miroir :

- celle de Louis et de sa sœur Georgette, le double qui le protège du père et des femmes entreprenantes, celle avec qui il partage aussi engagements catholique puis politique et assez longtemps un psychanalyste ⁸ ;

- mais aussi l'identification Georgette-Hélène, toutes deux femmes du pur amour, hors sexe, de « l'amitié », avec qui il peut parler « d'homme à homme », les deux expressions sont de lui ;

- également, on l'a vu plus haut, l'identification d'Hélène à la mère, à « la bonne mère » côté lumière et à « la mauvaise mère » côté ombre, et, dans les deux cas, à la femme qui le possède ⁹ ;

- et, *in fine*, derrière Hélène identifiée à la mère, à Georgette, à Louis, une dernière identification à I(a). Comme sa mère l'a placé, lui, en place d'idéal du moi, en place de ce fiancé, cet autre Louis, mort glorieux de 1918, auréolé de toutes les qualités en particulier intellectuelles, il se retrouve à la même place pour Hélène. Et symétriquement, le courage passé et présent (résistante, communiste « exclue » mais militante) d'Hélène, la rigueur intellectuelle d'Hélène la met en place d'idéal du moi.

L'amour qu'ils se portent, je proposerai alors de l'écrire : $I(a) \diamond I(a)$. Avec une question : au-delà de la structure particulière de ces deux sujets, ne peut-on faire l'hypothèse – discutable peut-être, à discuter donc avec notre courtoisie habituelle – de la généralisation de ce mathème ? Dans la mesure où ce qui aveugle toujours dans l'amour, c'est de voir $I(a)$ dans le partenaire, d'avoir une relation avec $I(a)$,

6. *Ibid.*, p. 177.

7. J.-P. Drapier, « Althusser... vir », *Nervure*, journal de psychiatrie, tome VII, décembre 1994, p. 36 (dans un « Dossier Althusser » très complet).

8. Y. Moulier-Boutang, *Louis Althusser, une biographie*, Paris, Grasset, 1992.

9. *Ibid.*, et G. Pommier, *La Mélancolie : vie et œuvre d'Althusser*, Paris, Flammarion, 2011.

pourrait-on faire de $I(a) \diamond I(a)$ le mathème de l'amour en général, de l'amour pré-analytique en tout cas dans sa réciprocité ?

Alors, peut-être, le « nouvel amour » dont parle Lacan, en fin d'analyse, débarrassé de ses oripeaux, reconnaissable à ce qu'il s'adresse à ce que l'autre n'a pas, pourrait-il s'écrire : $(a) \diamond (a')$ ou mieux : $() \diamond ()$?

Anne Lopez

Enchantement *Encore* *

« Alors, d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire et non suffisante, de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ? »

Lorsque j'ai lu jouissance, amour, satisfaction, pour notre séminaire d'École j'ai pensé à une sorte d'enchantement. Ce serait presque un programme benthamien du bonheur pour le plus grand nombre. Ils ont une saveur qui fait pléthore pour un désir insatisfait ou impossible. Mais bien vite la promesse ne tient pas, surtout quand on en vient à vouloir s'expliquer le séminaire *Encore*. Ce séminaire *Encore* m'a toujours paru difficile. Ce n'est pas que j'y sois insensible mais plutôt qu'il est pour moi une sorte de poème d'amour – Lacan aime les femmes – et comme tout poème d'amour on a envie de se laisser bercer par sa musique plutôt que de le décortiquer. Je dis poème parce qu'il cisèle la place d'une jouissance féminine pourtant impossible à répertorier ; et à la fois, en opposition à cette mélodie amoureuse, Lacan fait un appel incessant à des logiques mathématiques, d'ensembles, modales et philosophiques, qui éclairent et obscurcissent son texte et son propos. *Encore* est une sorte d'ovni.

Venons-en à cette phrase à commenter qui concerne la jouissance du corps de l'Autre, en tenant compte des apports de nos soirées antérieures. D'abord, je me suis dit que toute jouissance suppose un corps, et donc, pouvons-nous raccourcir et faire équivaloir la jouissance de l'Autre, la jouissance du corps de l'Autre, la jouissance du corps représentant symboliquement le lieu de l'Autre ? Question donc sur les différentes formulations de la jouissance dite de l'Autre.

* Intervention faite à Paris le 12 décembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 21 novembre 1972 du séminaire *Encore* allant de « Alors, d'où ça part ce qui est capable [...] » jusqu'à « la jouissance du corps de l'Autre ? » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11).

Mais ici, c'est à propos du réussi de la copulation, lorsqu'il y a jouissance sexuelle d'une femme dans un couple hétérosexuel, cela par déduction logique de la suite du texte, donc dans l'après-coup de lecture. Après tout, peut-être des hommes peuvent-ils éprouver, s'ils sont du côté femme des formules de la sexualité, une jouissance du corps que l'on dirait alors féminine ? Enfin les mots, là, deviennent fort encombrants !

Reprenons la phrase de notre soirée, « d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire, et non suffisante de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ? ».

1. La première réponse que Lacan élimine est l'amour. On ne peut qu'être d'accord, il n'est absolument pas nécessaire d'aimer pour jouir sexuellement parlant et d'ailleurs l'amour embrouille toujours beaucoup l'humain. Voir ces femmes qui dissocient leurs hommes dans des fonctions différentes, père de leurs enfants, amant(s). Donc on peut dire qu'il n'est pas nécessaire à l'amour qu'il y ait jouissance du corps de l'Autre, pas nécessaire pourquoi ?

Parce que l'insatiable de la demande d'amour fait dire *encore* et, en plus, ça n'est pas suffisant – à quoi ? À prouver l'amour, parce que la faille de la demande d'amour semble incommensurable. La demande porte « un indicible de ce qui s'ignore dans sa requête » ; c'est une phrase de Lacan dans « La direction de la cure », moment où il travaille les étagagements du besoin, du désir, de la demande. C'est une des grandes constantes de Lacan que de penser la demande d'amour comme ne se satisfaisant d'aucune réponse, d'aucune preuve. C'est un appel à l'au-delà, c'est-à-dire à un dire non à n'importe quel objet de la demande d'amour. Bien sûr il faut entendre cela dans la psychanalyse, parce que, dans la vie, nous avons quand même à donner quelques objets comme, non pas preuves de l'amour, mais signes seulement du précieux pour nous de l'existence de l'autre, de nos autres.

C'est une des difficultés de ce texte aussi de nous mettre avec Lacan dans nos lits... alors qu'il s'agit de psychanalyse et d'ailleurs le lit n'est pas, loin de là, le seul lieu de l'échange sexuel... Le divan est le lit où le « pas de rapport sexuel » s'inscrit de n'avoir rien à faire avec une quelconque jouissance sexuelle, si ce n'est la jouissance phallique que porte la parole.

Alors revenons à ce nécessaire et suffisant (en négatif dans cette phrase). Ce sont des termes utilisés en mathématiques et dans le système des ensembles qui soulignent des implications logiques, possibles ou impossibles, c'est-à-dire permettant des certitudes conclusives mais qui n'ont pas forcément de lien de causalité. Ce sont des connecteurs logiques.

Je donne quelques exemples :

- il pleut. Pour qu'il pleuve, il faut qu'il y ait des nuages (nécessité). Mais les nuages ne sont pas une condition suffisante pour qu'il pleuve ;

- en géométrie, des diagonales perpendiculaires qui se coupent en leur milieu sont la condition nécessaire et suffisante à l'existence d'un losange, et la réciproque est vraie ;

- on pourrait reprendre le néologisme de Lacan sur l'Hommelette, mais, là, ce serait logico-mythique : pour faire l'homme, il faut casser l'œuf d'où s'échappe la lamelle, mythe de la libido qui serait mortelle si elle venait à étouffer le petit homme. Mais, pour humaniser le petit, on peut dire que l'Hommelette est nécessaire mais certainement pas suffisante. Il lui faut encore un désir particularisé qui fait acceptation de son être et qu'il s'insère dans le langage par le biais de *lalangue*.

2. Après avoir parlé de l'amour comme non suffisant et non nécessaire à la jouissance du corps de l'Autre, Lacan évoque l'amour : ce qui apparaît en « signes bizarres sur le corps ». Ces signes bizarres sur le corps, caractères sexuels secondaires comme amur, j'y entends le mur qui fait image d'un sexe, ou féminin, ou masculin, mais qui n'assure l'être que d'être asexué, c'est-à-dire de ne jouir que par *a* – le fantasme pour le névrosé occupe la place du non-rapport sexuel et c'est de là qu'il désire. Ces signes qui apparaissent à la puberté, par exemple, sont loin de satisfaire n'importe quel parlêtre. Les psychanalystes savent combien, par exemple, chez la jeune anorexique, ces signes lui sont encombrants, elle tente d'effacer la chair ; de même, pour aller plus loin, ces transsexuels qui veulent changer de sexe parce qu'ils se sentent être autrement, autres que le ment de leur corps. Ce sont, ces signes, des nécessités biologiques du corps bien souvent sans son accord, sans l'accord de l'être qui les porte.

Traces sur l'amour dont ne sourd pas non plus (du verbe sourdre) le nécessaire et suffisant de la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre, l'Autre dont le corps fait le lit. (Voilà encore le mot lit, source d'une multitude d'équivoques dans notre langue française).

« Ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre. » Je souligne, là, l'équivalence entre corps de l'Autre qui le symbolise et corps en tant qu'il symbolise l'Autre.

3. Alors Lacan reparle de l'amour dont l'idée serait de faire Un. Cette croyance au faire Un dans l'amour, parce que l'individualisme a pris une place qui remet profondément en cause le lien et les liens, se traduit, me semble-t-il, différemment actuellement. On y croit toujours. Mais au moindre conflit, dispute ou désamour, le couple se sépare, chacun continuant d'y croire pour une prochaine rencontre.

Lacan articule la faille du désir, faille et division qui n'assurent un sujet que de n'être représenté que par un signifiant auprès d'un autre signifiant, et donc que le seul Un qui soit lui vient du signifiant. On pourrait écrire désir, c'est-à-dire le sujet barré qui fuit sous S1, S2, Un, être, jouissance, et ça donne alors un hétéroclite qui est loin de faire du Un et pourtant ! Dans l'amour, le seul Un qui soit est l'image, i de a, l'habit qui fait le moine, et Lacan parle des habits et accoutrements si chers à l'homme et surtout à la femme. Se parer pour paraître et sembler, chez une femme, être le phallus, piège au désir de l'homme et jeux de la séduction.

Je dois dire que cette phrase sur le corps dénudé comme reste est pour moi assez obscure. Il est pur reste comme cadavre. Mais en même temps, j'entends bien que c'est le corps « a » qui fait cause du désir sexuel et peut-être pas même le corps mais un bout de corps. D'ailleurs, voir le corps entier dans le dénuement sexuel suppose des montages spécifiques propres à la pulsion scopique et il reste toujours un angle mort. Autrement, sans cela, ce ne sont que des bouts de corps. À propos de Picasso, grand amateur de femmes devant l'éternel, je remarque que certaines de ses peintures représentent sans cesse des corps de femme justement dans une sorte de déconstruction qui me semble être tout à fait homogène au corps plus ou moins perçu dans un lit où on fait l'amour : disproportion, rapproché, éloigné, mélange,

avec une prévalence de tous les attributs qui lui plaisent, fesses, seins sur le même plan, pieds et œil, et parfois un sexe d'homme érigé au milieu de ces morceaux de femme, phallus d'être coupé.

Dans la conférence « La troisième », Lacan parle du rapport de l'homme à son image, « lui, le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image du corps. Le rapport de l'homme avec son corps s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire c'est la portée qu'y prend l'image », et il évoque alors la prévalence de l'image due à la prématuration corporelle de l'enfant.

L'amour quête un plus d'être mais ne sature pas le manque à être, ou il le sature momentanément dans la passion amoureuse, par exemple. Au niveau du lit des hétérosexuels, les jouissances sont en désaccord ; il n'y a pas de jouissance liante, il n'y a pas de commune mesure de la jouissance. Il y a une inadéquation de la jouissance du corps de l'Autre à s'apparier avec la jouissance d'un autre corps.

À partir de là, dans le texte, Lacan enchaîne sur la jouissance phallique où une femme ne s'y inscrit que pas toute. Il faut dire que cette question de la jouissance phallique est assez complexe. Il y a côté homme la jouissance de l'organe pénien, dont Lacan parle d'ailleurs longuement dans le séminaire *L'Angoisse* avec la chute, la détumescence : l'organe ne peut satisfaire que d'une façon discontinue, il lui faut un peu de temps pour se reprendre. Il en parle aussi dans la conférence sur le symptôme ¹, en évoquant les premières éjaculations du garçon qui crèvent l'écran de l'imaginaire – c'est quoi ça et qu'en faire ? d'où la formulation de Lacan sur une jouissance hors corps. Là, c'est le souvenir d'une première fois et on peut penser que l'usage tranquilliserait l'homme, bien que Lacan parle de l'homme « aphlygé » du phallus, en jouant de l'écriture : phallus toujours plus ou moins encombrant pour lui. Cela m'a fait penser à ce livre plein d'humour d'Alberto Moravia que j'ai lu il y a fort longtemps, *Moi et lui*, lui étant son sexe, avec les envies errantes comme coupées de sa volonté. Je le cite : « Avec lui je suis faible, je ne peux imposer mes volontés. Le détacher de ma personne serait plus aisé pour vivre tranquille. »

Autour de cette jouissance de l'organe, il peut y avoir des symptômes qui motivent une demande d'analyse. Voici comment Lacan

1. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975.

parle de l'organe : « Cet organe, passé au signifiant, creuse la place d'où prend effet pour le parlant, suivons-le à ce qu'il se pense : être, l'inexistence du rapport sexuel ². »

Comment parler de la jouissance phallique des femmes ? D'abord il faut penser, me semble-t-il, qu'une femme n'est désirée sexuellement que « quoad castrationem », sous le signe de la mère, nous dit Lacan, mais elle est, tout comme l'homme, soumise au langage et à la parole, et le phallique n'est pas que l'organe mais justement, d'en devenir un signifiant, il concerne éminemment une femme. Dès qu'on parle on est dans le phallique. Le langage est donc le moyen d'une jouissance hors corps, phallique.

Cette phrase de Lacan me semble très claire : « La jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe. » Et Lacan d'ajouter cette petite remarque, qui n'est pas rien puisque cela a à voir avec l'infini : « La jouissance du corps de l'Autre ne se promet que de l'infinitude. »

Et nous voilà avec le paradoxe de Zénon d'Élée (environ 490 ans avant J.-C.), école philosophique des éléates, qui font suite à Pythagore et à Parménide, des sachants d'avant la science mais solidement ancrés dans la mathématique et la philosophie. Zénon va nier la possibilité du mouvement. La démonstration importante est fondée sur les difficultés que recèle le concept d'infini, quand on le divise à l'infini. L'argument est qu'il rejette le mouvement : un corps en mouvement ne peut jamais franchir une longueur donnée puisqu'il doit avoir parcouru tous les espaces intermédiaires, qui sont infinis en nombre, et c'est ainsi qu'Achille ne rejoindra jamais la tortue quand celle-ci prend au départ une avance. Zénon souligne la difficulté de penser la division infinie et donc l'étendue infinie. D'où la conclusion du mouvement impossible, illusoire.

Ainsi, avec le paradoxe de Zénon, Lacan illustre la faille entre des jouissances impossibles à faire du ensemble, du Un. Dans l'acte sexuel, chacun rend service de jouissance à l'autre mais reste séparé. C'est plutôt étrange, cette comparaison avec la tortue ! mais enfin gardons-en le raisonnement, raisonnement qui nous vient de la nuit

2. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 457.

des temps. (Je ne sais pas ce qui a transformé cette pauvre Briséis en tortue, mais avec les dieux réels tout est possible !)

D'un côté la jouissance phallique, de l'autre une béance, une faille dans la jouissance. Comment, d'où pourrait-elle cette faille, cette béance, se réaliser ? Je cite la phrase exacte : « De l'autre côté, quelque chose peut-il s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance, serait réalisé ? » C'est la question essentielle sur la jouissance infinie féminine qui fait écho et est reformulation de la phrase que nous travaillons ce soir, ce « d'où part ce qui est capable de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ? ».

On voit bien l'extrême difficulté de parler de cette jouissance infinie du fait même du langage qui n'est comptable que du plus ou du moins, des ordres de grandeur qui font la rivalité humaine la plus ordinaire. Les hommes aiment compter leurs conquêtes féminines, mais ce n'est pas ce comptage qui les assure de la jouissance du corps d'une femme, où l'Autre du langage ou de ce qui en reste d'inconsistant opaque s'incarne pour le partenaire. Les femmes ne sont pas-toutes, mais, une par une, elles ne sont pas-toutes, divisées en elles-mêmes entre un certain îlot phallique et une jouissance sans amer, pour employer un terme de marine, qui peut les déborder, pour continuer la métaphore marine.

Le langage est d'avant tout sujet, dont les copeaux d'usure sont *lalangue* propre à chaque Un et servent à la jouissance du sonore, qui résonne dans le corps. Dans l'espace de la jouissance sexuelle, l'être sexué d'une femme ne passe pas par le corps mais résulte d'une exigence de parole, une exigence logique du Un dans la parole. C'est de l'Autre que vient cette exigence du Un. Voilà la réponse non nécessaire, non suffisante, c'est-à-dire que ce n'est pas joué d'avance. Alors peut-on parler de ce qui répond, pour certaines femmes, pas pour toute femme, à cette jouissance qui peut les déborder ? La réponse du Un est exigée par l'Autre. Et je parlerai du « au moins une » pour certains hommes qui ont la préoccupation d'assurer la jouissance de la vie au-delà d'une consommation phallique et de tenter d'y rencontrer quelque chose comme l'Autre, toujours raté dans la rencontre mais ne se défilant pas à assurer ce Un de parole. Drame de l'amour quand ce Un se rompt pour une femme, comme si elle y perdait un certain axe de son être sexué.

La jouissance sexuelle d'une pas-toute exige, pour se réaliser, l'appel parlé du Un. L'être féminin ne répondrait de l'infinitude de sa jouissance comme incarnant l'Autre du langage que par la nécessité logique de faire exister du Un. Une sorte d'appel à, dans la parole. Appel à extrêmement délicat pour le tenant de cette adresse, le partenaire, mais aussi pour « l'appelante ». C'est donc la contingence de la rencontre qui peut assurer ce une pour une femme.

Lacan va ensuite illustrer son propos par Don Juan pour donner une représentation de ce qu'est le sexe masculin pour les femmes, du point de vue des femmes. Je dois dire que j'ai toujours beaucoup de mal à saisir ce que Lacan veut nous faire entendre dans ce propos. Est-ce le fait que Don Juan soit toujours prêt comme le scout et qu'ainsi il représente mythiquement l'infinitude d'une jouissance féminine, ou est-ce le fait qu'à chaque fois ce soit celle-là et aucune autre jusqu'à la prochaine ? Je reste sur cette mi-question, mi-réponse. Mais j'opte quand même pour la seconde, celle-là, aucune autre. En effet, être cette une à conquérir par Don Juan, lui qui ne peut supporter d'en désirer une qui lui échapperait, donne un point d'appel extraordinaire à l'existence d'une femme, d'être l'unique, jusqu'à la suivante... ce qui, en général, lui est beaucoup moins gai !

Bernard Nominé

Il y a des traces sur l'*amur* *

En s'amusant à dire qu'entre homme et femme il y a l'amur, Lacan condense ce qu'il veut nous faire entendre. Certes entre homme et femme il y a l'amour, mais il y a aussi un mur. Il n'y a d'ailleurs pas de quoi s'en lamenter. Considérons plutôt les vertus du mur puisqu'il est le lieu nécessaire à toutes les représentations. *Homme* et *femme* sont des semblants qui copulent sur le mur du discours, puisque tout discours a la structure d'un mur à la surface duquel on voit apparaître des semblants, que l'on associe entre eux pour produire du sens. Mais il ne faut pas oublier qu'au-delà du mur des représentations il y a ce fameux objet *a* qui fait le mur d'une autre façon.

Outre la métaphore du mur, il y a aussi l'amure, terme de la marine à voile. C'est le cordage frappé au bord libre de la voile qui passe par un trou de la coque à bâbord ou à tribord et qui se borde sur le bord opposé. Ainsi, selon que l'on borde l'écoute à tribord ou à bâbord, on dit que l'on navigue tribord amure ou bâbord amure. L'amure est en navigation à voile une allure, c'est-à-dire une direction que l'on prend par rapport au lit du vent. Après tout, on pourrait se laisser aller à dire qu'on peut se donner, au choix, l'amure d'un homme ou l'amure d'une femme. Cela ravirait les fervents partisans des *gender studies*, très en vogue dans nos universités.

À vouloir réduire le réel du sexe à une combinatoire purement signifiante, donc purement dialectique, on va peut-être un peu vite en besogne. Quand j'évoque cette affaire de prendre l'amure d'un homme ou l'amure d'une femme, ce n'est jamais qu'une allure. Certes

* Intervention faite à Paris le 12 décembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 21 novembre 1972 du séminaire *Encore* allant de « Alors, d'où ça part ce qui est capable [...] » jusqu'à « la jouissance du corps de l'Autre ? » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11).

efficace, au moins dans un premier temps, mais rapidement ça tourne court puisque à la sortie du *Bal des incohérents*, cher à Alphonse Allais, ce n'est jamais lui, jamais elle non plus, la méprise est inscrite sur le billet d'entrée.

Il y a des traces sur l'amour et ces traces, forcément suspectes, viennent faire obstacle à la réduction complète du sexe à la comédie signifiante du genre. Il serait parfaitement inopérant d'opposer le réel du sexe au symbolique du genre. Ce n'est pas ou l'un ou l'autre. On aurait tout intérêt à considérer, plutôt, comment ils se nouent par l'intermédiaire de l'imaginaire du corps.

Il y a des traces sur l'amour et ces traces nous renvoient à ces signes qui apparaissent sur le corps, ces caractères sexuels dits secondaires. Pour être secondaires, ils n'en sont pas moins réels. Mais, dans cette leçon d'*Encore* que nous commentons, Lacan dit cette phrase qui m'a longtemps laissé perplexe : « Ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre. » S'il précise la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre, c'est qu'il s'agit du corps symbolique. Eh bien, je crois que ce corps symbolique est certainement marqué d'un genre, mais n'est pas sexué. Les traces réelles du sexe sont sur l'amour mais elles restent en marge du corps symbolique, de la même façon qu'elles sont éliminées de l'image idéale.

Je pourrais illustrer ce point par l'évocation de l'histoire d'un patient, un homme d'une quarantaine d'années qui est venu me consulter, pressé par sa femme de mettre fin à des pratiques de travestissement et des fréquentations assidues de sites transsexuels qu'elle venait de découvrir. Cet homme porte des traces évidentes, des caractères sexuels secondaires, qui lui donnent une allure masculine très marquée, et j'avoue que je l'imagine mal travesti en femme, à moins qu'il veuille se recycler dans le comique troupier. Dans son histoire, on repère qu'il a été élevé par une mère célibataire, le père alcoolique ne s'est jamais intéressé à lui. Très vite il se souvient que sa mère s'amusait à l'habiller comme une petite fille.

Ses pratiques de travestissement n'ont commencé qu'au moment où il a été père pour la première fois. Il cherche vraiment à se défaire de ses mauvaises habitudes parce qu'il ne veut pas perdre sa femme. Il l'aime, mais depuis qu'il en a fait la mère de son premier enfant, il ne cherche plus à en faire son symptôme.

Son symptôme, c'est lui-même, travesti en femme et dans des circonstances bien particulières. Il travaille en soirée jusqu'au cœur de la nuit. Près de son travail il a localisé ce qu'il appelle un point-relais, où des gens viennent déposer des vêtements dont ils n'ont plus l'usage. Il a trouvé le moyen d'ouvrir le container et il choisit les chaussures, jupes et sous-vêtements. Par ailleurs, il s'est acheté une perruque et des bas. Avec cet attirail, pratiquement chaque nuit au sortir de son poste de travail, il prend sa voiture, fait quelques kilomètres, se gare dans un endroit reculé en rase campagne, se travestit, se maquille et reprend le volant travesti en femme. Il parcourt une quinzaine de kilomètres sur la grand-route, très excité de pouvoir tromper le monde et vaguement angoissé à l'idée d'être démasqué. Puis, se rapprochant de son domicile, il gare sa voiture dans un nouvel endroit tranquille, se démaquille, se change et rentre chez lui pour retrouver sa famille endormie.

Il ne peut s'empêcher également d'aller visiter des sites internet sur lesquels il peut assister à des ébats entre hommes et transsexuels. Mais les conditions de sa jouissance ne sont pas claires. Jouit-il de s'imaginer à la place de cette femme dotée d'un pénis et subissant la sodomie ? Ou jouit-il à l'idée de sodomiser un homme féminisé ? En tout cas il m'assure qu'il ne se sent pas homosexuel.

Son plaisir, c'est de se regarder en femme. Mais surtout pas dans un miroir. Il me le précise. Il se maquille dans le petit miroir de courtoisie de sa voiture qu'il a garée loin de tout réverbère, bref, il se regarde en femme depuis un point symbolique qui est sans doute l'idéal du moi d'où sa mère le regardait. Ce corps symbolique de femme qu'il incarne dans ce moment-là scotomise le réel de ses caractères sexuels secondaires, que ni son maquillage ni son accoutrement ne peuvent élider.

Le jour où il m'a décrit dans le détail son rituel de la nuit, je me suis permis d'émettre des doutes sur la valeur esthétique de l'image féminine produite. Bref, j'opérai ainsi un petit changement de perspective au point qu'il a cessé un temps de se voir dans ce corps symbolique de la jolie femme vu depuis le regard de l'Autre. À la place il s'est dit : « Mais de quoi ai-je l'air comme ça ? » et l'envie lui a passé. Il a tenu six mois et il s'est mis à espacer nos rendez-vous avec toutes sortes d'excuses. De toute façon il allait très bien, il était libéré de son

addiction et n'avait plus grand-chose à me dire, jusqu'au jour où il est revenu m'annoncer que tout avait repris de plus belle.

La jouissance du corps de l'Autre est chez lui purement auto-érotique. Il jouit du corps symbolique qu'il se sent être quand il recouvre son être masculin de ces habits féminins. Habituellement, on jouit plutôt d'un corps que l'on déshabille. Chez lui, c'est le contraire, il jouit d'un corps qu'il habille. Si pour Lacan *l'habit aime le moine*, on pourrait ajouter *et le moine le lui rend bien* puisque l'amour est toujours réciproque. Mais ce qui reste élidé dans l'affaire, ce sont ces traces sous la bure, corrélats de ce point de regard au-delà de l'amur.

Si la jouissance du corps de l'Autre n'est pas le signe de l'amour, on pourrait se demander de quoi elle fait signe. Je vais prendre la question par le biais du *jouir de*. Jouir de quelque chose, c'est le posséder. Concernant ce qui se passe au lit entre deux partenaires, si l'un jouit du corps de l'autre, ça ne dit rien sur ce que l'autre ressent de ce que l'on jouisse de son corps. Laissons en suspens cette question brûlante pour certains.

Je jouis de ton corps revient à dire que « ton corps devient la métaphore de ma jouissance ¹ ». Vous reconnaissez là la fonction du symptôme comme partenaire, celui dont le corps métaphorise la jouissance de l'autre. Autrement dit, jouir du corps de l'autre fait signe non pas de l'amour mais du symptôme. Mais à qui cela fait signe ? Pas à celui qui fait du corps de l'Autre la métaphore de sa jouissance, celui-ci ne voit pas le signe, c'est plutôt le partenaire qui le perçoit, et encore, il faudrait préciser, cela fait signe à son inconscient.

Opposer le symptôme à l'amour est très classique. La libido masculine tend à dissocier le partenaire, la femme de l'amour d'un côté et la femme symptôme de l'autre. L'homme jouit du corps de la femme symptôme et aime la femme de l'amour. Cette tactique masculine classique n'interdit pas qu'une femme puisse l'utiliser elle aussi. Mais c'est quand même moins courant. Les femmes que j'écoute sont en majorité plus intéressées par l'idée d'unifier leur objet d'amour et font tout ce qu'elles peuvent pour que leur partenaire en fasse autant. Il y a toujours dans l'amour cette visée vers le Un.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, séance du 7 juin 1967, inédit.

J'ai entendu parler d'une femme venue entreprendre une analyse pour traiter le malaise qu'elle vit dans son couple. Elle aime un homme qui le lui rend bien, c'est donc un amour, au vrai sens du terme, c'est-à-dire un sentiment réciproque. Mais le petit problème c'est que, lui, il préfère en trouver d'autres, des femmes de passage, des femmes dont c'est le métier, pour assurer la fonction du symptôme. Donc cette femme souffre dès que son mari s'échappe, car elle sait très bien où il va. Elle ne veut pas s'en plaindre auprès de lui parce qu'elle a peur de le perdre.

Comme ils s'aiment, ils essayent en toute loyauté de remédier à cette affaire et le monsieur souhaite ardemment initier son épouse au rôle de symptôme qu'il voudrait lui faire jouer. Pour cela, il voudrait la faire entrer dans une boutique spécialisée. Elle s'y refuse dans un premier temps, puis elle finit par accepter à la condition que ce soit lui qui choisisse les accessoires qu'il voudrait lui voir porter. Surprise ! Ce que cet homme a choisi pour sa femme, c'est un gode-miché monté sur une ceinture. Ce dont cet homme pur jus rêve, c'est d'occuper la place du symptôme pour son épouse équipée avec cette prothèse.

Cette patiente souffre de ne pouvoir trouver sa place de symptôme auprès de l'homme qu'elle aime parce que, sans doute, elle ne veut pas voir que cela implique qu'elle adopte sa perversion et fasse *comme si* elle faisait de lui son symptôme.

Évidemment tout est dans le *comme si, c'est pour de rire* comme disent les enfants. Parce qu'en fait, elle, elle n'y tient pas. Si elle s'y résolvait, ce ne serait que par amour. Mais ce serait risqué car rien ne garantit qu'à accepter cette pantomime elle conserve son statut de femme aimée. La crainte de perdre cet amour est chez elle équivalente à l'angoisse de castration.

Quant à lui, au-delà de l'usage significatif qu'il fait du phallus pour faire objection au service à rendre à sa partenaire, il veut qu'elle soit le phallus puisqu'il l'aime mais il lui demande aussi de faire semblant de l'avoir. Ce qui lui permettrait à lui de goûter à la jouissance féminine sans avoir à faire la femme pour un homme, c'est-à-dire sans subir la castration.

Dans les vicissitudes de ce couple, on voit que les efforts faits par ces deux-là pour essayer d'unifier leur vie amoureuse sont vains

parce que, quoi qu'ils fassent, la castration sera toujours au rendez-vous. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit de l'effort fait par chacun d'eux pour faire porter sur l'autre l'effet de la castration.

« Pour se faire une saine idée de l'amour, il faudrait peut-être partir de ce que, quand ça joue mais sérieusement entre un homme et une femme, c'est toujours avec l'enjeu de la castration ². »

2. J. Lacan, « Le Savoir du psychanalyste, Entretiens de Sainte-Anne, 1971-1972 », séance du 6 janvier 1972, dans *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 10.

Forum à Angers

Les franchissements de Romain Gary

Marie-Noëlle Jacob-Duvernety

Le salut d'adieu de Romain Gary *

« La lucidité est la blessure la plus proche du soleil. »

René Char

Romain Gary, c'est tout un monde si l'on prend la mesure de ses trente-deux livres, une impunité narrative, quelque chose comme dix mille pages. Avec lui, « c'est la quantité qui compte ; il faut laisser derrière soi non pas deux ou trois mais toute une étagère de livres, sinon on n'existe pas ».

Être un seul écrivain ne suffit pas non plus, il faut être plusieurs, Romain Gary devient à l'occasion Fosco Sinibaldi ou Shatan Bogat et bien sûr Émile Ajar. Il faut à l'évidence écrire tous les jours et éventuellement sous ses plusieurs pseudonymes. En 1975, le matin il dicte à sa secrétaire *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* et l'après-midi il écrit *La Vie devant soi*, sous la plume d'Émile Ajar, futur prix Goncourt.

Démesure et métamorphoses.

« Je me suis toujours été un autre ¹ », dit-il, le roman et ses multiples personnages sont un « prodigieux moyen d'incarnations toujours nouvelles ² ». Romain Gary s'incarne, s'auto-engendre et s'expérimente dans la multiplicité. Son « je » ne lui « suffit pas comme vie » et c'est ce qui fait de lui un romancier, dit-il. Il lui faut aller chez les autres, ne pas rester chez soi, non pas que l'on soit infirme mais le « je » humain est piégeant. Chez les autres sans doute, sans pour autant être

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9.

1. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.

2. *Ibid.*

ces autres de ses multiples romans : Janek, Salomon, Émile, Tulipe ou Momo... car on ne peut confondre l'écrivain avec ses personnages.

Alors comment parler de Romain Gary ? S'il n'est pas ses personnages, on ne peut non plus le mettre à plat sans son œuvre, ce serait le démythifier et là il nous a prévenu : « L'homme, sans mythologie de l'homme c'est de la barbaque ³. »

Il est dans ces autres de légende mais dans leur multiplicité et non pas d'un seul. En écho à cette précaution qu'il maintient tout au long de son œuvre de se tenir absolument à l'écart des vérités absolues, de la réduction discursive qui porte la marque de l'appartenance idéologique. Il nous faudra, dit-il dans les *Cerfs-volants*, « trouver quelque chose qui ne soit pas iste ⁴ ». Entendu, on tentera de ne pas faire de toi, Gary, un gaulliste, un féministe, un extrémiste ou un pessimiste...

Gary n'aime pas ça, mais comment penser sans « iste » ? Parler de lui mais avec lui. Apprendre la langue de l'autre, l'enjeu de toute rencontre et l'une des visées essentielles de la psychanalyse.

J'ai choisi de m'orienter sur la manière dont, au bout d'une année de lecture, Gary s'éprouve en soi. Je vous le dirai ainsi : « Roman pas mort. » Reprenant la dédicace de Gary lui-même pour *Gros-Câlin* adressée à André Malraux.

Roman de Roman Kacew bien sûr, son nom de naissance, mais en polysémie roman pas mort d'une œuvre réussie, d'une œuvre vivante. Si Romain Gary est l'écrivain des grandes questions désespérées, il est aussi celui du vivant insatiable. Il est l'écrivain des limites de la condition humaine mais d'en rire toujours, trublion insolent qu'il est. On le lit, on l'approche et il se rapproche, d'être traversés lui et nous par cette même question de notre rapport à la vie, de cette existence qui n'a pas grande raison.

L'essentiel de ma rencontre avec Romain Gary tient d'une chose : Gary est notre « frère humain » au sens de François Villon, au sens où nous partageons la même condition. Une fraternité non pas grégaire des regroupements humains, mais fraternité de solitude quand on reconnaît chez l'autre sa propre solitude.

3. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, collection « L'air du temps », 1974, p. 223.

4. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 1980, p. 118.

Dans ce sens, citons l'hommage par Bertrand Poirot-Delpech paru dans *Le Monde* quelques mois après la mort de Gary :

« Ajar l'avant-gardiste modéré complète Gary le traditionnel en révolte. À eux deux, ils tentent de colmater une même réalité douloureuse minée par le néant. Fort de son déchirement incurable, Gary-Ajar devrait prendre place, quelque part entre Malraux et Nabokov, parmi les écrivains de ce siècle qui ont cumulé à un point rare les errances de la vie imaginaire, l'intelligence, le cœur, le sens des valeurs nécessaires au salut humain, et du vide qui les menace. De ces créateurs qui laissent pressentir une dimension mal aperçue de l'esprit, et donnent le vertige du futur ⁵. »

Pour parler du vertige de cette vie comme du talent certain de cette œuvre, je vais m'appuyer sur les derniers mots de Romain Gary, sa lettre d'adieu.

Le matin du 2 décembre 1980 Gary écrit une lettre d'adieu, que son amie Leïla Chellabi trouvera dans l'après-midi posée à côté des lunettes sur l'attaché-case au pied du lit. Gary semble se reposer sur son lit, tout est en ordre, il s'est pourtant tiré une balle dans la tête. L'écriture de la lettre est lisible et apaisée, nous dit sa biographe Myriam Anissimov. Sur le coin gauche de la feuille il a écrit « pour la presse », ainsi le procureur autorisera-t-il à rendre publique cette lettre conformément à la volonté de l'écrivain. Cette lettre figure dans la biographie très complète d'Anissimov :

« Jour J.

Aucun rapport avec Jean Seberg. Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs.

On peut mettre cela évidemment sur le compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'aura permis de mener à bien mon œuvre littéraire.

Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique : "La nuit sera calme" et dans les derniers mots de mon dernier roman : "Car on ne saurait mieux dire".

Je me suis enfin exprimé entièrement ⁶. »

L'option de ce travail que je vous présente est de considérer ces mots du suicide comme le dernier mot d'une phrase lorsqu'elle boucle

5. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël, collection « Folio », 2004, 2006, p. 910.

6. *Ibid.*, p. 898.

la signification de l'ensemble dans un effet rétroactif, « le point de capiton ⁷ » d'une vie. C'est l'option d'envisager que cette mort voulue vient éclairer dans l'après-coup l'enjeu d'une vie si bariolée. Il ne s'agira pas pour autant de rechercher le sens du suicide, qui est une pente habituelle mais toujours sans succès. Des raisons du suicide, on ne sait finalement jamais rien, « on ne fait pas les poches au néant ⁸ ».

Je considérerai donc non pas le sens du suicide mais les derniers mots de Gary, qui sont plus qu'une lettre d'adieu mais un « salut » d'adieu. Cette formule évoque un oxymore et c'est pour cela que je la retiens. Elle rapproche deux termes d'apparence contradictoire : le salut, qui n'est pas seulement la salutation ordinaire mais aussi le fait de sauver ou d'échapper à la mort, se conjoint ici à son contraire, l'adieu, qui, lui, signe la séparation définitive. Le salut d'adieu est ce qui reste sauf dans la séparation.

Nous reprendrons tour à tour les quatre phrases de ce salut d'adieu, ce que Gary juge nécessaire de dire au moment de son départ. Ces mots choisis nous donnent un éclairage sur sa vie et son œuvre, orientées l'une comme l'autre par la nécessité d'une séparation. Pour tous, la séparation est la chose la plus difficile qui soit dans l'existence. Et à cette difficulté, Romain Gary répond par une disposition aux franchissements, franchissements nécessaires pour se séparer. C'est l'option du travail que je vous présente.

Le jour J

C'est la première phrase.

C'est le jour prévu pour un événement important, dont on peut penser qu'il fera date. On y met une majuscule, comme pour l'heure « H », pour souligner sa valeur. Prévu et préparé minutieusement, il signe l'envers d'un passage à l'acte, imprévisible et passionnel, celui-là qui en un seul instant est passé par-dessus la rambarde.

Jour J parce que Gary l'a pensé, il a tout prévu, du dernier testament à l'émancipation de son fils, jusqu'aux détails de son corps retrouvé mort.

7. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 805.

8. J.-M. Cantonné, *Cahiers de l'Herne, Romain Gary*, Éditions de l'Herne, n° 85.

Qu'il nomme ce jour ainsi, de lui attribuer la valeur des grands jours militaires, lui qui fut officier-pilote des Forces aériennes de la France libre, combattant du 6 juin 1944, nous oriente d'emblée vers autre chose qu'un geste de lassitude d'un homme vieillissant et embarassé il est vrai de divers tourments.

Pas de pathétisme

Aucun rapport avec Jean Seberg quand bien même elle s'est suicidée dix-huit mois auparavant. Gary en a été très affecté pour tant, il en a témoigné publiquement lors d'une conférence de presse chez Gallimard en présence de leur fils Diego, accusant les agents du FBI d'être responsables de sa mort, de l'avoir harcelée car elle militait en faveur du mouvement noir américain.

Ce n'est pas ça, nous dit Gary. Peu nous importe qu'il s'agisse d'un déni ou non, mais parlons de Jean Seberg puisqu'il la cite.

Son histoire d'amour avec elle d'une dizaine d'années a infléchi sa vie, il a cessé d'être ambassadeur pour suivre les déplacements de son épouse actrice. Ils ont eu un enfant ensemble, Diego. Après leur divorce, il la soutient alors qu'elle sombre dans une dépendance alcoolique désespérée, il la loge rue du Bac, il est là.

Néanmoins ses grands écrits d'amour ne lui sont pas adressés. Il a toujours craint avec Jean leur différence d'âge de plus de vingt-quatre ans et surtout sa grande fragilité à elle. L'amour dans ses écrits s'adresse à deux autres femmes, sa mère essentiellement et Ilona. Citons en particulier cet extrait inoubliable de *La Promesse de l'aube* à propos de Mina Kacew, sa mère :

« Il n'est pas bon d'être tellement aimé, si jeune, si tôt. Ça vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On compte là-dessus. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus [...] ⁹. »

9. R.Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1973, p. 38.

Peut-on dire plus d'un amour maternel ? Sans doute pas, c'est d'ailleurs déjà beaucoup trop, ce qui l'amène à dire sous une forme négative mais le dire quand même : « Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits [...] ¹⁰ ».

Le problème avec l'amour, c'est l'impossible détachement. Il a gardé toute sa vie sa mère en lui comme « un témoin intérieur ¹¹ », ce qui ne laisse que peu de place pour d'autres.

Un deuil à vie comme une maladie.

C'est ce qu'il explique fort bien à propos d'Illona, une jeune Hongroise aux cheveux noirs et grands yeux gris qu'il a rencontrée à Nice en 1938, à la pension Mermonts tenue par sa mère. « [Elle] était, dit-il, la plus belle femme que j'aie jamais vue, et que j'aie aimée comme on aime quand on aime une fois dans sa vie et encore, si on a du talent pour ça ¹². » Gary la perd très vite avant la guerre, elle est hospitalisée pour schizophrénie. Cet amour perdu l'a rendu malade et il suffit d'en reparler pour que ça revienne :

« Je suis resté malade six semaines, on m'a donné un congé, je suis allé à Tahiti où c'est très con et très cul, on réapprend à sourire. Puis ça s'est tassé... et tout à l'heure, comme tu as vu, en te parlant, j'ai failli faire une rechute, mais j'ai pu l'éviter, j'ai eu du cul. Alors, il ne faut peut-être pas trop m'en vouloir quand je dis "putain de merde". Ça vient du cœur ¹³. »

Cet extrait est important car il lie un point de fragilité avéré de Gary et la nécessité du franchissement verbal : le « putain de merde » qui vient du cœur. Mais n'est-ce pas toujours de là que ça vient ? C'est juste, les franchissements verbaux s'imposent quand c'est trop proche du réel et cela est ainsi pour tout un chacun.

Et nous le dirons tout au long de cette journée, l'œuvre de Gary est truffée d'outrances répétées et nécessaires : dérisions, ironies, traits d'humour, outrages... De ces franchissements, Gary s'explique ainsi : « L'humour et la bouffonnerie n'ont jamais d'autre raison d'être que la volonté d'amortir les chocs ¹⁴. »

10. *Ibid.*, p. 39.

11. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 19.

12. *Ibid.*, p. 50.

13. *Ibid.*, p. 51.

14. R. Gary, *Les Clowns lyriques*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1979, p. 35.

Tout comme Lacan dans *L'Éthique*. La fonction du beau, dont l'outrage fait partie, est cette dernière barrière qui nous arrête, dit-il, mais nous indique aussi « dans quel sens se trouve le champ de la destruction ¹⁵ ». Quand on est trop proche du réel, quand cela touche ce que Lacan appelle « l'interdit-d'y-penser », le beau, l'art, l'outrage sont ce dernier voile devant l'abîme.

C'est ce que l'on trouve chez Gary, cette proximité du réel et ces franchissements qui s'arrêtent juste au bord mais le désignent. Dans le salut d'adieu, on en a un ultime exemple, cette ironie qui nous est adressée : « Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs. »

Il lui faut « manquer de respect à tout ce que l'on respecte ¹⁶ ». Alors, il n'y aura pas non plus de pathétisme sur les grands sujets de l'histoire. Pourtant, cet homme du xx^e siècle fut marqué par les tragédies de son temps. Son corps, sa famille, ses frères d'armes furent engagés ou détruits dans le chaos humain de cette période. « J'ai vu ce que j'ai vu et mon regard en fut changé à tout jamais ¹⁷ », dit-il dans *Europa*.

Si le thème de l'humanité perdante est constant dans son œuvre, il refuse la vision tragique de l'homme. Dans *Pour Sganarelle*, son essai sur la littérature, il dénonce avec rage la littérature « du narcissisme de la blessure d'un univers réduit "à la dimension de la plaie ¹⁸" ».

Pour Sganarelle est en effet un pamphlet ravageur de la rentrée littéraire 1965. Il récuse à lui seul les grands écrivains de cette époque, les écrivains engagés (Sartre, Camus, Duras) comme ceux du nouveau roman (Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute). Il y affirme son idée du roman total, contre tous ceux qui produisent, selon lui, des « romans individualistes totalitaires » construits sur « des efforts d'abstraction » qui réduisent « la complexité à un seul de ses aspects ¹⁹ ».

Contre le pathétisme, il cible « le romancier [qui] refuse de voir, ou ne voit plus de la vie que l'angoisse qu'elle lui inspire et ne cherche plus l'humanité que dans ses plaies. C'est un art de la collaboration

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique*, Paris, Seuil, 1986, p. 279.

16. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 172.

17. R. Gary, *Europa*, Paris, Gallimard, collection « Folio », p. 373.

18. R. Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, collection « Folio », p. 48.

19. *Ibid.*, p. 19.

avec l'ennemi par dépit et dans le dépit : avec l'absurde, avec la peur, avec la mort ²⁰ ».

Rage coléreuse presque euthanasique, qui éclaire notamment son isolement du milieu littéraire. Romain Gary est un écrivain solitaire et isolé. Et rage ou dérision quand c'est trop près.

Désespoir et création

La troisième phrase du salut d'adieu :

« On peut mettre cela évidemment sur le compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'aura permis de mener à bien mon œuvre littéraire. »

Ce n'est pas un accès dépressif qui le mène au suicide. Lui-même n'y croit pas, puisque la dépression a toujours été, l'a toujours aidé, pense-t-il. C'est pourtant ce qu'il y a de plus aisé à poser, un raptus mélancolique chez un dépressif historique. Je ne le ferai pas, mais m'attacherai néanmoins à la singularité de cette dépression, cause active, cause revendiquée de cette création littéraire.

Déjà quinze ans avant son suicide, dans *Pour Sganarelle*, il affirme :

« Je connais depuis longtemps ces états négatifs de la conscience, cette absence de quelque chose ou de quelqu'un, et ce remords qui me gagne dès que je laisse la réalité s'accumuler autour de moi comme un matériau refusé [...] les hommes meurent pour rien, les peuples et les idéologies, tout est gaspillé, tout passe à côté, manque son but, l'Histoire perd sa raison d'être, la Puissance de la réalité me soumet [...] si je n'enterre pas sans cesse ce fumier aux sources d'une œuvre, il finit par infecter ma conscience au lieu de la féconder. Je n'existe pas : je me dissous ²¹. »

La réalité manque de quelque chose ou de quelqu'un et c'est en cela que Gary l'appelle Puissance, Puissance de la réalité face à l'impuissance de l'homme qui lui est soumis. Cette absence de réponse de l'existence en général, que nous pouvons nommer réel dans notre champ lacanien, est pour Gary du fumier qui infecte ou qui féconde une conscience et une œuvre. C'est encore une manière tout à fait singulière de traiter le réel. Ce qui ne se comprend pas de

20. *Ibid.*, p. 49.

21. *Ibid.*, p. 11.

l'existence, ce qui le désespère, il en fait matière pour son œuvre. Le désespoir, il l'utilise.

Cette part de désespoir est par ailleurs indispensable à la vie.

« S'arracher l'idéalisme et l'espoir du cœur, afin de trouver ce repos que connaissent tous ceux qui parviennent enfin à désespérer ²². »

De même dans *La Promesse de l'aube*, il se reproche sa part d'espoir qu'il attribue à sa mère :

« Mon espoir est à peu près illimité [...] ivresse d'espoir, certitude de victoire [...] cela vient sans doute d'une sorte de bêtise ou de naïveté élémentaire, primaire, mais irrésistible, que je dois tenir de ma mère, dont j'ai pleinement conscience, qui me met hors de moi, mais contre laquelle je ne puis rien et qui me rend la tâche bien difficile lorsqu'il s'agit de désespérer [...] ²³. »

L'espoir est infirmité et le désespoir un détachement nécessaire. Nous avons ainsi chez Gary :

- le désespoir pour la création : ce fumier pour l'œuvre ;
- le désespoir comme nécessité et lucidité pour s'arracher l'idéalisme.

Mais a-t-on idée de ce qui peut le prédisposer au désespoir ? Une manière d'y répondre est de présenter la problématique de Janek, le personnage principal du premier livre de Gary, édité en 1945, *Éducation européenne*.

Le livre s'institue d'un dialogue initial entre le père et son fils. On est en 1942, dans les forêts de Vilnius. Le père, résistant polonais, installe son fils Janek dans un trou creusé pour abri dans la forêt. Il se dit entre eux ceci :

« Il ne faut pas désespérer » dit le père.

« Je ne désespère pas, mais je veux savoir » répond Janek.

« Méfie-toi des hommes » reprend le père, puis :

« Ta mère te dit de prier.

À quoi Ça sert de prier ? demande le fils.

À rien. Fais comme te dit ta mère ²⁴. »

22. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 49.

23. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, op. cit., p. 247.

24. R. Gary, *Éducation européenne*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1956, p. 10.

Le drame de Janek, jeune résistant, va se nouer autour de ces trois injonctions paternelles inconciliables : ne pas désespérer mais ne s'en remettre ni à Dieu ni aux hommes. Ce message paternel testamentaire, ils ne se reverront pas, laisse Janek aux prises avec de l'impossible tout de même, sans autre abri que ce trou dans la terre.

Cette offre paternelle est peu vivable, aurait dit Lacan, quand il noue les rapports du sujet à la réalité avec l'offre paternelle : « L'abri où peut s'instituer pour le sujet une relation vivable et tempérée d'un sexe à l'autre nécessite l'intervention [...] de ce médium qui est la métaphore paternelle ²⁵. » Entendons le père comme fonction nommante, qui peut être incarnée autrement que par le père d'ailleurs. Ce qui importe est la fonction, fonction nommante en tant qu'elle définit la réalité et surtout ses attrait. Le père comme fonction fait limite à l'exposition du défaut du langage, qui ne parvient pas à recouvrir le réel de l'existence, c'est-à-dire le sans raison foncier de l'existence. Le père fait limite parce qu'il nomme un(e) autre qu'il désire.

Ainsi, au sans raison de l'existence auquel nous sommes tous exposés, que ce soit Janek, Gary ou nous-même, le père fait limite par son désir, sa libido investissant la réalité. À l'inverse, Gary engendre Janek, un fils qui s'affronte à l'aporie paternelle, ce triple commandement paternel sans issue qui conditionne son désespoir.

Le roman se finit sur ce chant de désespoir de Janek :

« Combien de rossignols ont ainsi chanté à travers les âges dans la nuit ? Combien de rossignols humains, confiants et inspirés, sont morts avec cette éternelle et merveilleuse chanson sur les lèvres ? Combien d'autres mourront encore, dans la froidure et la souffrance, dans le mépris, la haine et la solitude, avant que la promesse de leur enivrante voix soit enfin tenue ? Combien de siècles encore ? Combien de prières et de rêves, combien de rossignols ²⁶ ? »

Quand les paroles ne tiennent pas ou ne sont pas tenues, ce ne sont que des rossignols, soit des illusions. Gary connaît bien la chanson. Moyennant quoi, d'être non dupe, quand seuls rossignols il y a, il faut écrire encore sans relâche, contenir et s'astreindre à un art qui, lui, ne serait pas désespéré.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 247.

26. R. Gary, *Éducation européenne*, op. cit., p. 274.

La nuit sera calme

La quatrième phrase de son salut d'adieu interroge son suicide :

« Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique : "La nuit sera calme" et dans les derniers mots de mon dernier roman : "Car on ne saurait mieux dire".

Je me suis enfin exprimé entièrement. »

Gary a écrit tous les jours de sa vie, enterrant le fumier de son désespoir dans une œuvre totale. Néanmoins, c'est par ce suicide prémédité qu'il s'exprime enfin entièrement, dit-il. Enfin, car on ne saurait mieux dire.

Reprenons ce lien qu'il nous propose avec le titre de son livre, *La nuit sera calme*. C'était un mot d'un des pilotes de son escadrille, Bordier, qui, lorsqu'il

« mettait ses gants avant de monter en avion, regardait le ciel, les étoiles, puis il disait avec satisfaction : "la nuit sera calme" [...] il répétait toujours, très content : la nuit sera calme [...] et puis un jour il n'est pas revenu, lui non plus [...] ; je crois que c'était un type qui rêvait de tranquillité [...] ça m'arrive, évidemment, ça m'arrive [...] ²⁷ ».

Autre extrait en réponse à une question fictive de François Bondy sur le bonheur :

« C'est lorsque j'étais couché, j'écoutais, je guettais, et puis j'entendais la clé dans la serrure, la porte qui se refermait, j'entendais les paquets qu'elle ouvrait à la cuisine, elle m'appelait pour savoir si j'étais là, je ne disais rien, je souriais, j'étais heureux, ça ronronnait à l'intérieur [...] je me souviens très bien.

Et pour conclure ?

La nuit sera calme ²⁸. »

Avec ce deuxième extrait nous avons une illustration de l'aliénation de Gary à un amour maternel inoubliable dont il n'a jamais réussi à se détacher.

En 1974, Gary a soixante ans, il cherche la tranquillité. Est-ce celle du pilote Bordier, s'interroge-t-il ? À le lire, je dirais : non, Gary ne connaît que la tranquillité du passé avec sa mère où il ronronne sans avoir besoin de parler. C'est le sens de ce souvenir, les derniers mots du livre. La tranquillité est là.

27. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 231.

28. *Ibid.*, p. 259.

Ce 2 décembre 1980, au moment de ce geste suicidaire et de son salut d'adieu, doit-on penser la même chose, soit le maintien d'un lien d'aliénation fort, dont il aurait voulu s'arracher mais qui demeure ? On ne s'arrache que de ce qui reste encore. Ou peut-on penser qu'il y a dans ce salut d'adieu les signes d'un acte de séparation, « enfin » ?

L'acte de séparation n'est pas seulement, bien sûr, de quitter sa mère, mais un acte de séparation au sens de Lacan : le sujet s'y engage seul dans la coupure et l'institution subjective.

Lacan nous donne le paradigme du vouloir de séparation par « le truchement de la mort ²⁹ » avec le suicide d'Empédocle. Empédocle est ce philosophe grec du v^e avant J.-C. qui se jeta dans l'Etna, après avoir posé ses sandales sur le bord du volcan. Ces sandales laissées sont pour Lacan le signe d'un calcul, d'une stratégie d'un sujet qui dit « non » pour s'affirmer soi comme singularité. Moyennant quoi, par cet acte symbolique, il s'immortalise à jamais. Il s'agit même par cet acte de s'engendrer, dit Lacan, « il procède à sa parturition », c'est-à-dire qu'il se réalise dans la perte. Cet auto-engendrement ne peut pas se dire de tous les suicides, en particulier celui du mélancolique, qui tient plutôt d'une néantisation.

Je proposerai de dire de Gary ce que Lacan disait de Gide, « qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre fin ³⁰ ».

Gary le dit, il s'est là entièrement exprimé. Avec son exigence de roman total, il a tenté avec opiniâtreté de s'engendrer avec l'écriture et, là, il boucle cette « parturition » avec cet acte suicidaire, dont on peut dire qu'il est réussi d'être un acte de séparation. Acte qui l'immortalise et radicalise le vivant de l'œuvre.

Oui, « Roman pas mort ».

29. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 319 et 843.

30. J. Lacan, « La jeunesse de Gide », dans *Écrits*, op. cit., p. 754.

Colette Sepel

La contrainte de Je(u) *

Je suis depuis que je sais lire une incorrigible lectrice de romans. Je dois à cette fringale particulière l'un de mes premiers émois subjectifs. Plus je lirais de livres, ai-je très tôt compris, plus seraient nombreux ceux que je ne pourrais jamais lire, ceux qui toujours m'échapperaient. Vertige délicieux devant ce puits sans fond, devant cet impossible, vertige qui quand on s'y laisse prendre exacerbe à la fois le désir de savoir et celui de faire savoir, de transmettre. C'est un vertige du même ordre qui m'a saisie lorsque je me suis lancée il y aura bientôt deux ans dans une lecture qui se voulait exhaustive de l'œuvre romanesque de Romain Gary ¹. Notre rencontre d'aujourd'hui m'a contrainte à m'en extraire, non sans difficulté, pour souscrire à la devise de quiconque, fût-il analyste, prétend appartenir à une école, au sens antique du terme, c'est-à-dire à « quelque chose où doit se former un style de vie » (vous aurez reconnu la définition que Lacan en donne dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*) : « Loisir d'étudier, devoir d'enseigner. »

Les liens entre la littérature et la psychanalyse sont d'origine. Je ne développerai pas ce point et vous connaissez sans doute tous la fameuse lettre de Freud à Schnitzler (14 mai 1922), le maître du roman psychologique, où il lui avoue l'avoir évité de peur de rencontrer son double. Car comme lui, Freud s'intéresse aux énigmes du moi, aux conflits qui le déchirent, à leurs possibles solutions, voire résolutions. Quant à Lacan, il insiste sur le fait que pas d'advenue subjective, pas de *Je*, sans la contrainte du verbe, sans cette règle du

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9.

1. Nancy Huston, dans son *Tombeau de Romain Gary* (Arles, Actes sud, 1995), rend compte avec une concision remarquable de l'expérience qui a été la sienne.

jeu nécessaire pour qu'une vie s'inscrive, voire s'écrive. Certains textes de la littérature parlent donc plus particulièrement à l'analyste que je suis devenue, car ils viennent faire écho à ce que j'entends dans l'intimité de ma pratique.

Si la vie amoureuse de chacun tourne, comme le pose la psychanalyse, autour de la quête de l'objet perdu, mon « aventure » avec Gary a commencé par la recherche vaine dans ma bibliothèque d'un livre d'AJar intitulé *Pseudo*². Je me souvenais parfaitement de sa couverture rouge illustrée de deux dessins en noir et blanc dignes du traité de phrénologie de Franz Joseph Gall, mais avec l'humour en plus ! Le premier figurait de profil le temps de dénudation de la calotte crânienne ; le deuxième révélait de face, une fois la calotte ôtée, deux hémisphères cérébraux campés de part et d'autre d'une impeccable scissure, mais deux hémisphères aux circonvolutions résolument asymétriques, deux hémisphères apparemment étrangers l'un à l'autre.

Je n'ai pas retrouvé mon exemplaire de *Pseudo* ; je suis par contre heureusement tombée sur un opuscule que j'avais oublié avoir lu et que j'ai donc lu comme si c'était la première fois, *Vie et mort d'Émile AJar*³. Quelques pages rédigées par Gary en mars 1979, au moment de la publication du dernier AJar, précédées d'instructions plusieurs fois raturées adressées à Robert Gallimard et à Georges Kiejman, l'un de ses avocats, concernant les modalités de leur publication. La dernière instruction date du 30 novembre 1980, soit de deux jours avant son suicide. En mars 1979 donc, Gary, qui grâce au subterfuge AJar a pu jouir de son vivant de ce qu'un auteur n'obtient le plus souvent qu'à titre posthume, a décidé de mettre fin aux jours d'AJar puis aux siens et de révéler *post mortem* à ses lecteurs mais surtout à certains de ces imbéciles de critiques littéraires qu'Émile AJar, Tonton Macoute et Romain Gary ne faisaient qu'un. Le virtuose, qui tire sa révérence dans l'ultime pirouette de la dernière phrase : « Je me suis bien amusé. Au revoir et merci », nous annonce qu'il va enfin dire le vrai sur le vrai. Mais comment croire celui qui sait si bien que « les mots mentent comme ils respirent⁴ ». *Vie et mort...*

2. É. AJar, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976.

3. R. Gary, *Vie et mort d'Émile AJar*, Paris, Gallimard, 1981.

4. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, Paris, Gallimard, 1968, p. 18 de l'édition Folio.

serait-il le livre de la démystification alors que *Pseudo* aurait été celui de la mystification ⁵ ? Quel était le ressort de cette « tentation protéenne [...], celle de la multiplicité ⁶ » qui animait Gary et dont l'enjeu n'était pas « seulement [celui] de jeux littéraires mais de [la] vie et de [la] mort ⁷ » ?

Ces questions se sont imposées d'emblée. Il ne me restait plus, pour tenter d'y répondre, qu'à suivre le parcours auquel l'opuscule m'invitait, celui qui va d'*Éducation européenne* ⁸ (1945) à *L'Angoisse du roi Salomon* ⁹ (1979), *Le Vin des morts*, écrit entre 1933 et 1937, étant resté inédit. Je suis même allée au-delà puisqu'en mars 1979 ne sont publiés ni *Les Clowns lyriques* (ils le seront en mai), ni *Les Cerfs-volants* (qui paraîtront en 1980, la veille du quarantième anniversaire de l'appel du 18 Juin). Mais certains indices me font penser qu'ils étaient déjà écrits ou en cours d'écriture (l'un des personnages des *Cerfs-volants*, Marcelin Duprat, apparaît en effet dans *Les Clowns lyriques*, et ces derniers sont allusivement évoqués dès les premières lignes de *Vie et mort...* ¹⁰). Quand démarre mon périple, j'ai lu et apprécié tout Ajar mais de Gary je n'ai lu que deux romans : celui que mes parents, grands pourvoyeurs, avaient mis entre mes mains dès sa parution en 1960, *La Promesse de l'aube*, et celui qui était au programme de français de la classe de première de l'aînée de mes enfants, *Chien blanc*. Gary est, vous l'aurez compris, une histoire de famille, d'autant que l'une des questions qu'il incarne, qu'il pose et qu'il nous pose est celle de l'identité et de la filiation.

Ajar m'ouvre ainsi la porte de Gary, la créature me donne accès au créateur, à qui je veux, d'entrée de jeu, rendre hommage et, à son « Au revoir et merci » final, répondre par un « Bravo l'artiste » qui est tout aussi bien un « Merci l'artiste ». Car artiste il l'était assurément, au sens fort, au sens plein de celui qui ne peut faire autrement qu'exercer son art, encore et toujours, puis, tel Molière, mourir sur scène.

5. C. Burgelin, *Les Mal Nommés*, Paris, Seuil, 2012, p. 318-323.

6. R. Gary, *Vie et mort...*, op. cit., p. 29.

7. R. Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 342 de l'édition Folio.

8. R. Gary, *Éducation européenne*, Paris, Calmann-Lévy, 1945. Nouvelle édition : Paris, Gallimard, 1961.

9. É. Ajar, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1979.

10. P. Pavlowitch, *L'Homme que l'on croyait*, Paris, Fayard, 1981, p. 254, où l'auteur écrit que Gary a cessé d'écrire à la fin de 1978.

Écrire était pour lui un « besoin dévorant », une « passion absolue et obsessionnelle », une « compulsion vitale », bref, une « vocation », comme il l'écrit dans *Pour Sganarelle*¹¹. Vocation est à prendre dans son sens le plus littéral. Il a pourtant un jour cessé d'y répondre, alors qu'il l'avait fait depuis 1973 magnifiquement, parallèlement sous deux noms, et même en 1974 et pour brouiller les pistes sous un troisième. L'appel se serait-il tu ? Son désir de reconnaissance était-il enfin suffisamment comblé ? Avait-il tout dit ? Ou bien... ? C'est à une tentative de réduction de cet « ou bien » que je vais limiter aujourd'hui mon propos.

Il me faut pour cela revenir aux premières lignes de *Vie et mort...* : « De ce que la littérature se crut ou se voulut être pendant si longtemps – une contribution à l'épanouissement de l'homme et à son progrès – il ne reste même plus l'illusion lyrique », pour souligner « l'illusion lyrique » qui fait écho au titre que Gary a décidé de donner au roman qu'il vient de réécrire, *Les Clowns lyriques*, en hommage à Gorki ; à une phrase de Gorki toujours cherchée, jamais exactement retrouvée, qu'il cite déjà dans *La nuit sera calme* (1974), quand il considère appartenir « à la tribu de ceux que Gorki appelait les "clowns lyriques" faisant leur numéro de tolérance et de libéralisme dans l'arène du cirque capitaliste¹² ». En 1979, la citation est un peu différente et le numéro est tantôt « humanitaire¹³ », tantôt « d'idéalisme¹⁴ » pour finir par : « Dans l'arène du cirque bourgeois, où les idéalistes humanitaires et les belles âmes jouent le rôle de clowns lyriques... Non. Dans l'arène du cirque bourgeois où les clowns lyriques font leur numéro de fraternité et de réconciliation... Non. Il faudra voir ça de près¹⁵. »

Ainsi se termine le roman. Gary y a fait défiler au moment du carnaval, entre Nice et Roquebrune (Nice où il vécut avec sa mère, Roquebrune où il acheta avec sa première femme sa première maison, tout près de cette Grande Bleue où il voulut que ses cendres soient dispersées), des figures déjà croisées dans *Les Mangeurs d'étoiles* (1966) et dans *Les Enchanteurs* (1973) notamment. Il y évoque

11. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit., p. 441.

12. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974, p. 85 de l'édition Folio.

13. R. Gary, *Les Clowns lyriques*, Paris, Gallimard, 1979, p. 31 de l'édition Folio.

14. *Ibid.*, p. 231.

15. *Ibid.*, p. 276.

aussi sa mère, sa première femme Lesley Blanch (qui l'a initié aux subtilités de la langue anglaise, à ses *lullabies* et autres *limericks*), sa deuxième femme star hollywoodienne, et il y met en scène au moins trois avatars de lui-même sous les traits du père de la star, franco-phile désabusé, du mari de la star, metteur en scène suffisant, et de l'amant de la star, Jacques Rainier, l'homme qui va enfin la rendre femme. Cet aventurier idéaliste, cet homme libre toujours en quête de fraternité s'est engagé dans toutes les grandes et nobles causes depuis la guerre d'Espagne et il y a laissé un bras. Ce héros qui a tant de mal à faire avec le manque, à qui Gary fait dire : « Je n'ai jamais été capable de vivre uniquement de moi-même : "je", "moi", c'est toujours un état de manque ¹⁶ », s'est retrouvé ainsi castré dans le réel, dirions-nous dans notre jargon lacanien. Et s'il rencontre à 45 ans l'amour qu'il disait attendre, l'amour apothéose mais aussi aliénation ¹⁷ (l'amour est un des grands thèmes de l'œuvre de Gary, je ne peux faute de temps que le citer au passage), c'est pour le quitter aussitôt et se rendre comme il s'y était engagé auparavant en Indochine, où il sera tué par l'explosion d'une mine dans des conditions mystérieuses. Point final comique plutôt que tragique car les scénarios qui se sont succédé, apparemment en abymes, finissent littéralement par se mordre la queue. *Exit* les clowns lyriques.

Dans *Les Cerfs-volants*, ce sont leurs idéaux qui rendent l'âme mais sous une forme plus poétique et moins désespérée. Jeanne d'Arc, Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Victor Hugo, Jean Jaurès, de Gaulle montent au ciel. « C'est le sort des belles idées qui se cassent la gueule dès qu'elles touchent terre ¹⁸ », dira Gary, mais c'est aussi leur victoire. Elles peuvent ou se casser la figure, ou prendre leur envol et se perdre et nous perdre avec elles, non sans nous avoir d'abord élevés au-dessus de notre triste condition humaine. Ce livre, le dernier paru, est un livre de combat, dans le droit fil d'*Éducation européenne*, de *La Tête coupable* et des *Clowns lyriques*, un combat contre les extrémismes, les totalitarismes de tout poil. Gary reste en cela l'idéaliste irréductible, l'irréaliste de principe qu'il a toujours voulu être en dépit ou à cause de son hyperlucidité.

16. *Ibid.*, p. 124.

17. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, *op. cit.*, p. 35, 42, 109, 131, 142...

18. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël, 2004, p. 874 de l'édition Folio.

Grande était en effet son ambition, démesurée. Il voulait concilier dans une même œuvre et une même vie l'éthique et l'esthétique. Il visait le Tout, le Grand Tout, celui qui serait total et non totalitaire, j'y reviendrai. Il croyait pouvoir par la magie de son imagination (dont la puissance, reconnaissait-il, pouvait frôler la mythomanie) et de son verbe dépasser ce qu'il appelle avec mépris « le petit royaume du Je ¹⁹ ». C'est pourtant d'un royaume qu'il s'agit, mais limité et donc méprisable, ridicule car petit. Or la limite comme le petit sont pour lui inacceptables. Rien de petit chez Gary, rien que du grandiose et du merveilleux comme chez l'enfant, l'enfant tout-puissant qu'il veut continuer d'être, n'en déplaît aux psychanalystes (motif récurrent dans son œuvre). Rien de méprisable pourtant dans le *Je* et le *moi*, dans ce registre imaginaire où Lacan, avec son stade du miroir, situe la constitution du corps ; le corps est nécessaire, le corps et ce qu'il suppose non seulement d'identifications mais aussi de conditions de jouissance, forcément limitées, fixées, pour le maintenir en vie.

J'ai trouvé intéressant que Lesley Blanch ait signalé l'hypocondrie de Gary ²⁰, cette angoisse hypocondriaque dont Freud fait le pendant, du côté « narcissique », de l'angoisse névrotique ²¹. Gary quant à lui parle de faim, d'une faim dévorante qui ne le quitte que pendant l'amour ²², et il revendique sa « jouissance physiologique de vivre qui [lui] permet de s'orienter, de pressentir, de comprendre, de se révolter, de lutter ²³ ». Jouissance qu'il voudrait sans limites, sans la moindre frustration. D'où son opposition radicale à la psychanalyse, qu'il connaît par ailleurs bien. C'est à Marie Bonaparte qu'il fait appel pour critiquer son premier roman refusé ²⁴ et c'est Freud, surnommé le magicien de Vienne ou l'illustrissime maestro ²⁵, qu'il convoque dans *Les Enchanteurs*. Gary ne faisant appel qu'aux plus grands, Lacan n'est pas oublié : pour faire plaisir à celui qui promet

19. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, op. cit., p. 197.

20. L. Blanch, *Romain, un regard particulier*, Arles, Actes sud, 1998. Réédité en 2009 aux éditions du Rocher.

21. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme* (1914), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989, p. 81-105.

22. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit, p. 549.

23. *Ibid.*, p. 377.

24. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960, p. 182.

25. R. Gary, *Les Enchanteurs*, Paris, Gallimard, 1973, p. 72-75 de l'édition Folio.

le trois, *Frère Océan* aura trois volumes ²⁶ ! Pulsion de vie, protestation de vie débordante, avec pour seule régulation, mais peut-on parler de régulation, non pas tant l'humour que ce qu'il appelle à juste titre « le terrorisme de l'humour », un humour explosif qui ne fait pas lest. Sa revendication de liberté totale, de non-appartenance se heurte à son désir de reconnaissance. Et son idéal de fraternité vient recouvrir la question de la filiation et de la paternité. Le « tous frères » fait l'impasse sur le fait que l'on pourrait être aussi ou père, ou fils, ou les deux, voire les trois, et c'est ce qui m'a arrêtée.

Lui qui a tant semé le doute sur ses origines n'a fait la connaissance de son père Arieih-Leïb Kacew que tardivement, Première Guerre mondiale oblige, et il en a été séparé peu après. Il s'octroie par la suite la liberté de s'en choisir plusieurs. Un père fantasmé d'abord, le célèbre acteur russe du cinéma muet Ivan Mosjoukine. Puis deux pères d'adoption, deux idéaux. Joseph Kessel, le premier, est russe et juif d'origine et donc métèque comme lui ; c'est un homme engagé, un journaliste et un écrivain reconnu, comme il le sera lui-même plus tard. Puis surgit et s'impose Charles de Gaulle, qui a l'avantage sur Joseph Kessel non pas d'être français de toujours mais d'être La France, celle des Lumières et des Droits de l'homme, cette France idéale qu'imaginent rencontrer ceux qui en ont fait leur terre d'asile, leur patrie d'adoption (la France des profils de médailles des classiques Garnier, écrit-il dans *Pour Sganarelle*. De Gaulle est aussi un homme de plume, cette plume qui, comme le dit le narrateur des *Enchanteurs*, a le pouvoir de faire voler).

À 21 ans, soit en 1935, Roman Kacew devient citoyen français. Il est naturalisé. C'est en préparant ce travail que je me suis aperçue du poids du deuxième sens de naturalisation : « Opération par laquelle on conserve un animal mort, une plante coupée, en lui donnant l'apparence de la nature vivante » (dictionnaire Robert). Opération à laquelle il arrive qu'un humain soit soumis et qui implique une mort subjective même si l'organisme continue de vivre. Sujet comme vif alors que déjà mort (nos patients mélancoliques en témoignent parfaitement). Très vite après sa naturalisation, il lui est violemment renvoyé qu'il n'est pas un Français de souche, dès mars 1939 quand il n'est pas reçu à l'examen qui lui aurait permis de devenir officier

26. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit, p. 498-499.

et d'endosser l'uniforme de pilote de l'armée de l'air. De Gaulle et les Forces françaises libres vont lui permettre de dépasser la blessure et l'affront. Il va pouvoir endosser le blouson de l'aviateur puis l'habit du diplomate.

Myriam Anissimov le compare, dans l'énorme biographie qu'elle lui a consacrée, à un caméléon. Lui-même aimait à s'y comparer et plaisantait sur ce qui risquait de lui arriver s'il se retrouvait mis sur un plaid écossais : il exploserait. Mais plutôt que le caméléon qui se fond dans le décor et dont le *Zelig* de Woody Allen est un bon exemple, Gary revendique d'être le métèque, le rastaquouère, le bâtard, le juif, le nègre, l'*alien*, l'étranger, bref, le paria ²⁷ que l'on repère du premier coup d'œil. Si l'on veut filer jusqu'au bout la métaphore du caméléon, il serait plus juste de dire que Gary rêvait d'être aussi le plaid écossais (exemple typique de son terrorisme de l'humour). Je préfère quant à moi à la métaphore du caméléon celle d'Arlequin, qui me paraît mieux lui convenir car il aimait la *commedia dell' arte*, à laquelle il n'a cessé de faire référence. Au-delà du personnage même d'Arlequin, il aurait voulu être aussi le costume d'Arlequin (Gary a toujours eu un goût prononcé pour les costumes, les déguisements).

Mais pour pouvoir endosser un costume et même changer de costume, pour pouvoir jouer un rôle sans s'y perdre, il faut un corps, un *Je* qui tienne, qui résiste au *jeu* de rôles. *Gros-Câlin* et *Pseudo* (qu'il voulait intituler *Pseudo-pseudo*) ne viennent que renforcer mon hypothèse, qui se déduit déjà des romans précédents, celle d'un défaut d'accrochage structurel de l'imaginaire auquel la prolifération imaginative ne peut complètement remédier. Ce que Gary appelle « faire pseudo » et qu'il déplie dans *Gros-Câlin* n'est pas la même chose que ce que la psychanalyse stipule quand elle parle de consentir à faire avec les semblants qui permettent d'aller dans le monde. Le « faire pseudo » ne permet pas à Michel Cousin de se différencier de son python, d'être, de faire 1, que Gary écrit d'ailleurs en chiffre romain, I, comme Imaginaire. Il a beau s'enrouler, faire des nœuds, sous l'œil des deux grands résistants dont les portraits sont épinglés au mur, Pierre Brossolette et Jean Moulin, ça ne fait pas acte de naissance, ça ne fixe rien.

27. Cf. par exemple *Tulipe*, Paris, Calmann-Lévy, 1946. Édition définitive : Paris, Gallimard, 1970. Mais aussi *Gros-Câlin*.

Seul le « consentir à faire avec les semblants » permet d'avoir un corps qui ne se confonde pas avec le costume, permet d'exister seul, nu ou habillé. Le « faire pseudo » oblige au contraire au couple récurrent dans l'œuvre de Gary du ventriloque et de sa marionnette (qu'il réalise, réélise avec le montage Ajar, et il se retrouve alors confronté à ce que le « cousin » Paul n'est ni tout à fait sa création, ni tout à fait sa créature, qu'il existe pour de vrai). Pour le dire autrement, le « consentir à faire avec les semblants » de la psychanalyse suppose une limitation, une cession de jouissance, que Gary ne veut ou ne peut accepter. Les deux derniers romans, ceux qui paraissent après la liquidation d'Ajar mais qui ont sans doute été écrits en même temps que *L'Angoisse du roi Salomon*, viennent illustrer les limites de la solution qui a été la sienne. L'explosion du corps de Jacques Rainier sur une mine et l'envol de l'idéal de Gaulle dans les airs témoignent d'une disparition, d'une dissolution de l'imaginaire du côté du réel et du côté du symbolique. Qu'il en ait fallu deux et qu'ils aient été suivis d'un suicide vient peut-être illustrer, telle est en tout cas mon hypothèse, une faillite, celle du roman total qu'il croyait possible, et c'est sur ce point que je conclurai.

Gary se suicide le 2 décembre 1980. Nous savons qu'il avait prévu et minutieusement préparé sa sortie. Tel Lenny dans *Adieu Gary Cooper*, « il lui fallait couvrir sa trace avant tout ²⁸ ». Ni l'humour, ni même la défense maniaque qu'il décrit si bien dans *La nuit sera calme* ²⁹ ne sont plus de mise. Aux nombreuses hypothèses explicatives avancées, qui ne s'excluent d'ailleurs pas et qui n'expliquent heureusement pas tout (la rupture du contrat par Paul Pavlowitch, le vieillissement insupportable, le redressement fiscal, le suicide de Jean Seberg, la disparition du marché de l'antidépresseur qui jusque-là le « stabilisait »), je me permettrais d'en rajouter une. Elle ne vaut ni plus ni moins que les autres, elle ne dit pas le fin mot de l'histoire, mais elle vaut pour moi car elle m'est apparue en cours de lecture, elle est le produit d'un travail que j'ai envie de partager.

28. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, op. cit., p. 47.

29. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 180-182. « [...] je ne fais pas la dépression nerveuse d'usage. Quand je fais une dépression, ça se traduit par la bouffonnerie, par une fuite dans la bouffonnerie, dans un but d'hygiène mentale, de défoulement [...] ».

J'ai fait tout à l'heure allusion, en insistant sur la référence à Gorki et à ses clowns lyriques, à la chute des idéaux. L'appel à Gorki, s'il fait entrer Gary dans la lignée des grands romanciers russes, renvoie aussi à l'autre Romain, Romain Rolland, l'idéaliste avec qui Gorki a entretenu une longue amitié et une abondante correspondance et dont il a organisé le voyage à Moscou et l'entrevue avec Staline en 1935. La génération qui suit la mienne ne sait sans doute pas ce qu'a représenté Romain Rolland dans la première moitié du ^{xx}^e siècle, et même un peu après : humaniste engagé, figure du mouvement pacifiste, membre de la III^e Internationale socialiste, européen convaincu, il obtient le prix Nobel de littérature en 1915, fonde la revue *Europe*, s'intéresse avant l'heure à la culture indienne et défend ce fameux sentiment océanique dont Freud se moque gentiment. Gary, qui lui a emprunté un prénom qu'il partage désormais avec lui, lui rend ce qu'il lui doit avec au moins deux de ses titres, *Frère Océan* et *Europa*, mais aussi avec le premier, *Éducation européenne* (paru d'abord en anglais sous le titre *Forest of Anger*). Myriam Anissimov nous apprend aussi que, dans l'ultime testament qu'il a rédigé le 15 octobre 1980, il écrit qu'il mériterait le prix Nobel (comme lui, ai-je envie d'ajouter) si on savait qu'il était à la fois Romain Gary et Émile Ajar.

Vous aurez remarqué que Romain Rolland porte, à une lettre près, un prénom en guise de nom propre, comme Jacques Rainier et comme Romain Gary. Que Gary ait finalement choisi pour pseudonyme un double prénom lui permet de faire disparaître le nom de famille. Et de famille, il ne s'en reconnaît aucune, sinon la confrérie des saltimbanques et celle des Français libres. Mais confrérie n'est pas famille. Confrérie souligne le lien horizontal entre frères et fait l'impasse sur la transmission générationnelle. Les commentateurs, suivant en cela Gary, ont beaucoup insisté sur la traduction de Gary (i) en russe (Brûle !) et sur celle d'Ajar en russe (braises) comme en anglais (entrebaïllé), et ils ont vite balayé le fait que Gary (i) est un prénom aussi bien en russe qu'en anglais. De plus, grâce à la bibliographie très complète d'Anissimov, il m'apparaît qu'il a publié en 1943 une nouvelle sous le pseudonyme d'A. Cary³⁰. Or, pour qui aime le cinéma, Cary Grant vaut bien Gary Cooper.

30. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, op. cit., p. 926.

C'est au prénom Romain que je veux m'arrêter, le Romain qui a également l'avantage de franciser le Roman d'origine. Lesley Blanch note la disparition progressive au long des quinze années de leur vie commune du « Romain aimable, naïf et maladroit » qui l'avait séduite au profit d'un « empereur romain sombrant dans la folie ³¹ ». Philippe Brenot remarque que le prénom de naissance, Roman, est aussi, quand il est réduit à un nom commun dans notre langue, un genre littéraire ³². Soit, mais il faut y ajouter l'ambition de Gary, celle du r(R)oman total, que nous pouvons tout aussi bien écrire avec un r minuscule qu'avec un R majuscule, comme il le fait lui-même. Le titre de mon intervention, si j'avais dû le donner aujourd'hui, aurait été quelque chose comme « À la recherche du r(R)oman total ».

D'un côté l'ambition affichée en 1965 dans *Pour Sganarelle* ³³ et en réponse à l'abandon par Malraux du genre romanesque : « J'arrive à trois conceptions du roman que je voudrais tenter de combiner dans un roman total : un, le roman où l'imagination picaresque s'exerce vers l'aventure intérieure [...] deux, le roman où l'imagination est plus libérée vers l'extérieur [...] trois, le roman de la littérature, où le langage est exploré comme un monde en soi [...]. » Ambition qui paraît, à la fin de 1978, réalisée, le point trois en particulier.

Mais de l'autre, et dans le même temps, l'aveu d'un échec et d'un renoncement. Gary s'est en effet engagé, en 1974 auprès de l'Ordre de la Libération et de l'éditeur Jean-Claude Lattès, à écrire un livre sur les Compagnons de la Libération, ceux que j'appelle sa confrérie et dont il ne reste plus alors que quelques spécimens vivants (de Gaulle, figure tutélaire, est mort en 1970, Malraux, le frère admiré, le « jongleur » sublime, disparaît en 1976). En 1978, Gary n'y est toujours pas arrivé et il y renonce. Il ne peut « traiter les Compagnons dans leur ensemble ³⁴ », il ne peut choisir certains et ignorer d'autres, et même s'il avait pu parler de tous, l'énumération de tous ces solitaires disparates n'aurait pas fait ensemble, l'ensemble supposant l'exception. À Roman donc, tout n'est pas possible,

31. L. Blanch, *Romain, un regard particulier*, op. cit., p. 110.

32. P. Brenot, *Le Manuscrit perdu*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 2005.

33. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit., p. 180.

34. R. Gary, *Ode à l'homme qui fut la France*, Paris, Gallimard, 2000, p. 89 de l'édition Folio.

contrairement à ce qu'il écrivait en 1965 ³⁵ : « [...] tout est possible, tout est permis au Roman », où Roman est écrit avec une majuscule et qu'on pourrait presque lire comme « tout est permis à Roman ».

Je voudrais terminer sur une note allègre et faire appel à un roman injustement considéré par les critiques comme secondaire, comme pur divertissement. En 1959, Gary écrit directement en anglais un texte délicieux et délicat, *Lady L.*, roman d'adieu aussi bien à Lesley Blanch qu'à la diplomatie qui l'ont soutenu, contenu, tenu, mais aussi limité et bridé tout au long de cette tranche de vie de quinze ans qui se termine alors. Il le traduit en français en 1963 et choisit en exergue à cette édition et en hommage à la langue française les neuf derniers vers d'un poème qu'Alphonse Allais avait adressé à la danseuse Jane Avril et qu'il avait intitulé « Complainte amoureuse ». Je vous le propose aujourd'hui en entier.

« Oui, dès l'instant que je vous vis,
 Beauté féroce, vous me plûtes ;
 De l'amour qu'en vos yeux je pris,
 Aussitôt vous vous aperçûtes ;
 Mais de quel froid vous reçûtes
 Tous les soins que pour vous je pris !
 En vain je priai, je gémis :
 Dans votre dureté vous sûtes
 Mépriser tout ce que je fis.
 Même un jour je vous écrivis
 Un billet tendre que vous lûtes,
 Et je ne sais comment vous pûtes
 De sang-froid voir ce que j'y mis.
 Ah fallait-il que je vous visse,
 Fallait-il que vous me plussiez,
 Qu'ingénument je vous le disse,
 Qu'avec orgueil vous vous tussiez ?
 Fallait-il que je vous aimasse,
 Que vous me désespérassiez,
 Et qu'en vain je m'opiniâtasse,

35. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit., p. 135.

Et que je vous idolâtrasse,
Pour que vous m'assassinassiez ! »

Quoi de plus français en effet que le passé simple et l'imparfait du subjonctif. Les Français dits de souche l'ont oublié, les francophones et les francophiles sont là pour le leur rappeler !

Philippe Madet

Gary devant soi *

Gary devant soi est « une œuvre [...] qui proteste, manifeste, pétitionne, appelle, crie, montre et hurle ¹ ».

Outre l'écrivain, Gary est aussi l'homme à la vie foisonnante, avec ses engagements quelquefois dangereux, ses analyses d'autres fois visionnaires (*Les Racines du ciel*, livre écologique avant l'heure). Autrement dit : une montagne, qui méritait bien cette journée d'escalade ou de balade.

Gary devant soi, comment ne pas s'exclamer : quel homme !

C'est ce qu'ont pensé beaucoup de femmes qui ont succombé à son charme, même si pour certaines ce fut avec distance et sans être dupes du sans-lendemain.

Mais les femmes ne sont pas les seules à avoir été impressionnées. Beaucoup d'hommes aussi, dont je fais partie, qui osent moins parler de charme, mais plutôt d'énigme, de talent, et probablement aussi de fascination. J'ose ce mot, fascination, parce qu'il pose la question de ce qui fascine ou sidère, de ce que Gary nous transmet.

Ce que j'ai pensé en premier lieu : il y a du vivant chez Gary. La vie, le vivant sont les premiers signifiants qui me sont venus en pensant au projet de cette journée. Ces deux signifiants se trouvent être au cœur d'un travail en cartel sur la vérité, un autre sujet. Ce thème de la vérité m'a amené à la question du vivant, que j'avais résumée ou plutôt conclue par cette formule empruntée à Édouard Glissant, titre d'un de ses séminaires : « Rien n'est vrai, tout est vivant. »

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9.

1. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974, p. 86.

Savoir y faire avec la vie ?

Avec le vivant, avec la vie, pas si facile de savoir y faire. L'obsessionnel en sait quelque chose, lui qui ne cesse d'osciller entre mort ou vif. L'hystérique également, qui ne cesse de rêver au pas encore et aux lendemains plus chantants, plus vivants.

Très concrètement, pas toujours facile de se lever le matin, lendemain de la veille, veille du lendemain, répétition d'une nouvelle journée, répétition qui parfois pèse.

Gary ne veut pas de ce poids. Pas question d'une vie morne. Quand ce fut le cas, au moment de son affectation comme diplomate en Suisse par exemple, il écrivait à propos de Berne ² : « L'effet que Berne peut faire aux gens, c'est tout à fait bizarre. C'est certainement le lieu le plus mystérieux du monde, une espèce d'Atlantide qu'il reste à trouver. Un de ces endroits où tout se passe toujours ailleurs. » J'y entends que ça ne doit pas se passer ailleurs pour lui. Et c'est bien ce qui m'intéresse.

Alors que d'autres en jouissent, l'ennui l'ennuie ; sa jouissance n'est pas là. Une tête brûlée, disait-on de lui dans l'armée. Il donne cette explication au sujet du nom qu'il s'est choisi ³ : « Gari veut dire "brûle !" en russe, à l'impératif [...]. Cet ordre auquel je ne me suis jamais dérobé, ni dans mon œuvre, ni dans ma vie. »

Des impératifs, il en a peu connus venant d'autres, ou plutôt peu acceptés, si ce n'est peut-être l'impératif de sa mère de devenir écrivain et ambassadeur de France, à supposer qu'elle ait bien eu cette attente. L'impératif « gari ! », « brûle ! », ne vient pas des autres, mais de lui et seulement de lui. Il faut bien reconnaître qu'effectivement il ne s'y est pas dérobé, mais à quel prix ?

Il fut extrêmement vivant, jusqu'à vivre parfois dans l'extrême. Ce qui me frappe, c'est qu'il n'ait cessé de vivre jusqu'à ce qu'il se soit donné la mort, ce qui n'est pas une lapalissade. On sait bien que la vie peut être mortelle bien avant la mort. Et Gary, l'écrivain Gary, réussit l'exploit d'être vivant avant et après sa mort, sinon nous ne serions pas là aujourd'hui. Nous pourrions reprendre à son sujet, sous

2. *Ibid.*, p. 143.

3. *Ibid.*, p. 10.

forme de question, les mots de Goethe cités par Freud ⁴ : « Qu'est-ce qui le presse, indompté, toujours en avant ? »

Lui-même paraissait étonné de vivre. Dans une « Radioscopie » de Jacques Chancel, il répondait au journaliste : « D'où me vient cette fringale intérieure envers la vie, le monde, et envers toutes les manifestations de l'existence, je suis sans réponse. »

Qu'est-ce qui le pousse à vivre ? Qu'est-ce qui pousse à vivre ?

Il s'est engagé dans la guerre, dans la politique (non comme élu), dans l'écriture sous différentes formes, dans l'amour. On peut contester les formes de ses engagements, les questionner, mais il faut reconnaître qu'il n'a pas reculé. Il veut être dans « [sa] peau, complètement », n'ayant jamais été tenté ni par la drogue, ni par l'alcool. « Tu n'as jamais pris aucune drogue ? – Aucune, au sens de stupéfiant. Je veux être dans ma peau, complètement. J'ai pris du Marplan, à une époque particulièrement dramatique de ma vie, lorsque Jean Seberg avait perdu notre enfant, après avoir été l'objet d'une campagne de presse ignoble. C'est une sorte d'euphorisant qui me réussissait très bien : je n'ai tué personne. Et puis je me suis aperçu que le Marplan, sans empêcher les manifestations de la nature, ne me permettait pas de... conclure. Je n'en finissais pas de finir. J'ai dû arrêter ⁵. »

Qu'aurait-il voulu finir ? De quelle conclusion parle-t-il ?

Il a beau « courir, glaner », il « n'épuiser[a] jamais ça », dit-il, il « ne connaît[a] jamais l'assoupissement, c'est sans fin, inépuisable ⁶ ». Inépuisable qui l'épuise. Il faisait cette remarque, s'adressant à lui-même dans *La nuit sera calme*, puisqu'il est en fait l'auteur des questions qu'il attribue à son ami François Bondy ⁷ : « Il y a chez toi une avidité [...] un véritable donjuanisme dans tes amours avec la vie. »

Il cherche une, des rencontres avec la vie, mais, bien qu'il conteste dans sa réponse le terme de donjuanisme qu'il a pourtant lui-même avancé, ses amours avec la vie sont insatisfaisantes. Quand d'autres en restent amers, il tente de recommencer, de vivre plusieurs

4. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 97.

5. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., 1974, p. 93.

6. *Ibid.*, p. 303.

7. *Ibid.*, p. 298.

fois. Il invente des personnages dans ses livres, mais, et ce n'est pas le fait de tous les écrivains, il va jusqu'à inventer des personnes, leur donner chair. Voire il s'invente, s'auto-engendre. Ce n'est pas un fait commun. On connaît cette expression : « Nous n'avons qu'une vie », ce dont parfois, même n'en ayant qu'une seule, nous sommes bien empêtrés, ce qui peut pousser à sonner à la porte d'un analyste. Mais Gary, non, c'est plusieurs vies auxquelles il donne du style, y compris littéraire. Il s'incarne. Il l'écrit ainsi : « Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence d'absence, une infinité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. Émile Ajar. Je m'étais incarné ⁸. »

Vous remarquerez qu'il a voulu « piéger » la vie. C'est donc qu'elle se cache, se dérobe, s'échappe. Son piège pour l'attraper : la fiction littéraire. Pour lui, « toute œuvre romanesque est annexion de la vie et du monde ⁹ ».

Au passage, on notera qu'il en a fait une tentative d'annexer le monde, rien que ça. Préoccupation récurrente quand on pense au premier titre qu'il avait proposé pour *La Promesse de l'aube* mais qui n'a pu être retenu, car déjà utilisé : *La Possession du monde*. Quand on sait qu'il s'agit de lui dans ce livre, ça n'est pas banal, d'autant plus qu'il ne s'agit pas de posséder une vision du monde qui donnerait sens à l'existence, qui serait un fantasme permettant de supporter le réel, mais bien de posséder le monde, carrément. Peut-être savait-il ce que Lacan énonce ainsi : « Rien n'est moins assuré [...] que l'existence d'un monde ¹⁰. » Le posséder peut représenter un moyen d'en être un peu plus assuré.

Son arme donc : la littérature, et plus précisément le roman : « Il faut dire que toute œuvre romanesque est annexion de la vie et du monde, comme le colonialisme et l'impérialisme, puisque le roman crée, recrée, possède, embrasse, absorbe, réforme, modèle, bâtit, fortifie, agrandit, conquiert, impose, régit, détermine, limite et enferme à l'intérieur de son œuvre des empires et des royaumes. Tu peux donner alors à un roman un contenu marxiste, libéral, maoïste, socialiste,

8. R. Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, coll. « Folio », 1976, p. 81.

9. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 299.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1975, p. 32.

révolutionnaire – il demeure un genre possessif, conquérant, impérialiste, colonialiste, omniscient, il demeure un empire ¹¹. »

Voilà qui est vivant, mais un vivant tout de même orienté du côté de la puissance, à retenir cette succession de verbes évoquant le pouvoir.

La mort devant soi

Pendant les dernières années de sa vie, Gary employait quasiment tout son temps à écrire. Une vie donc qui n'avait rien à voir avec l'époque de la guerre. Je me suis posé la question du danger auquel il s'est confronté, même dans le confort de son appartement, y compris du danger de mort avec son secret sur Émile Ajar par exemple. Plus jeune, au moment de son engagement avec de Gaulle, le danger était physique, bien réel, en face de lui. On peut faire l'hypothèse que, outre l'engagement politique et humain à cette époque, ce fut un choix délibéré, une jouissance d'approcher la mort. Était-il franc avec la mort ? Fait rare, disait Freud ainsi ¹² : « Notre relation à la mort manque de franchise. [...] Chacun de nous est persuadé de son immortalité. »

Gary n'est pas mort pendant la guerre, au contraire de beaucoup de ses amis autour de lui. C'est peut-être seulement une question de contingence. Je fais aussi l'hypothèse qu'il a expérimenté le vertige de la vie en trompant la mort. Il n'a pas voulu s'approcher seulement de la mort mais aussi de la vie, ou de ce qui les relie, et il ne cessera ensuite d'être habité par cette idée, par cette conjonction, par cette horreur de savoir. *Vie et mort d'Émile Ajar*, par exemple, nous pouvons l'entendre comme un récit chronologique, de la vie à la mort, mais, plutôt qu'une chronologie, je suppose une analogie.

Gary voulait vivre, alors que la mort était très présente dans sa vie, probablement plus tôt que pour beaucoup, d'abord parce que la mort il l'a côtoyée étant jeune mais aussi parce qu'elle ne cessait de l'aspirer. À 41 ans, « il n'avait pas renoncé à l'idée du suicide qui l'obsédait depuis toujours ¹³ ». Il écrivit une chose qui peut paraître contradictoire avec le vivant dont je parlais : « La réalité est que je

11. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 299.

12. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 31.

13. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 2006, p. 357.

suis au bout du rouleau. [...] C'est une sensation presque physique d'absence de ressources. Combien de temps je tiendrai le coup, je ne saurais le dire ¹⁴. » Au bout du rouleau, c'est donc l'épuisement. Épuisé par sa fringale qui l'aspire tout autant ? Plus loin, Myriam Anissimov cite une lettre adressée à René Agid en 1955 : « Ton amitié m'a sauvé la vie pour le moment. J'ai une effroyable tentation de suicide. Un bouton qui manque, un soulier trop petit, une clef perdue, et je vois immédiatement la paix du suicide comme la seule solution. J'ai oublié chez toi mon seul costume correct bleu marine. Peux-tu en faire le plus vite possible le plus petit paquet possible et me le déposer à la valise diplomatique [...]. Je ne peux aller nulle part sans ce costume [...] ¹⁵. » On entend que ce qui le hante, l'insupportable, ce qui le met en danger, c'est le manque, y compris le moindre (d'une clef par exemple), mais qui peut être métaphore d'une perte beaucoup plus importante.

Il y a comme des allers et retours entre un trop-plein qu'il ne peut ou ne veut arrêter, sa fringale qui l'épuisait et dont il voulait finir, et le manque. Trop-plein qui le pousse, sans repos, sans temps mort, jusqu'à préparer plusieurs stylos sur son bureau pour ne pas avoir à s'arrêter d'écrire si l'un d'eux venait à manquer d'encre. De nouveau : ne pas manquer. Gary nous fait en quelque sorte la démonstration de l'insupportable de la castration dont nous cherchons à nous défendre, castration dans son sens donné par la psychanalyse.

Gary et la psychanalyse

Il n'aimait pas beaucoup la psychanalyse, ou encore les psychanalystes et leur « paranoïa œdipienne », selon son expression ¹⁶. Il a bien consulté un psychanalyste mais en parle très peu. Son image de l'inconscient est instructive sur l'idée qu'il se faisait des hommes. Il le compare, dans *Chien blanc*, à une fosse grouillant de serpents venimeux. Pas dupe. Pas de doute, il y a du venin dans l'homme. Inhumanité et humanité vont de pair.

Il avait au moins un point commun avec la psychanalyse: son intérêt pour la langue, même si sa visée est différente. Avec la, avec

14. *Ibid.*, p. 364.

15. *Ibid.*

16. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 90.

sa langue, il savait tordre le discours commun et, en ce sens, avait quelque chose de très lacanien, balayant les idées reçues, les renversant, s'appuyant sur des paradoxes, voire les accentuant pour nous faire entendre autre chose, autrement. Quelques exemples de ces retournements : « Le murmure est peut-être ce qu'il y a de plus fort au monde ¹⁷ » ; « La réalité, il n'y a pas plus effrayant comme hallucination ¹⁸ ».

Il y a d'autres points communs. Il avait parfaitement compris que le désir peut être bien encombrant : « Devenir écrivain, ce que je ne voulais devenir à aucun prix, car c'était là mon plus cher désir ¹⁹. »

Il savait l'indissociable de la haine et de l'amour, tout comme la complexité des relations filiales. Il lui suffisait d'une phrase pour nous le faire entendre. C'est dans *Pseudo* qu'il fait dire à un de ses personnages s'adressant à l'autre : « Je suis certain que tu es mon père. – Je me demande pourquoi ? – Parce que des fois je te hais comme c'est pas possible ²⁰. » La haine comme marque du lien et de l'amour, ça n'est pas si souvent présenté comme ça.

Son œuvre est truffée de ces aphorismes et autres truculences sources de quelques vérités.

Il avait une idée très claire de la perte et de la rencontre manquée. Il suffit de lire cette citation tellement connue, peut-être parce que tellement juste, qui dit l'insupportable de la perte pour lui : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances ²¹. » Il nous décrit magistralement la déception originaire à laquelle l'enfant est confronté, la perte de la jouissance toute et le sans issue de la demande d'amour, déception qui perdure au-delà de l'enfance, on le voit bien.

Comment réagir face à cette douleur restée inadmissible pour Gary ? Certains choisissent l'analyse, qui semble faire promesse, autre

17. R. Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 43.

18. *Ibid.*, p. 87.

19. *Ibid.*, p. 46.

20. *Ibid.*, p. 170.

21. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 38.

promesse qui viendrait suppléer à celle non tenue, parce que de toute façon intenable. Il ne choisit pas l'analyse, préférant faire les questions et les réponses, on l'a vu avec *La nuit sera calme*. Désir de maîtrise donc, mais avec toutefois ce mélange toujours étonnant d'assurance et de doute, pouvant faire place à ce qu'il a appelé le désir triomphant : « Je ne puis défendre que mes contradictions, mes approximations, le doute qui me garde, mes vérités incertaines et mes erreurs fraternelles et il y a autour de nous, entre la vérité et l'erreur, une marge de relativité qui nous permettra toujours d'échapper à l'absurde, une marge suffisante pour y insérer notre désir triomphant ²². »

La vie devant soi

Avec Freud, la visée de l'analyse, c'est aimer et travailler. Ça n'aurait probablement pas suffi à Gary, qui aurait pu, tout comme Lacan, signer cette phrase de Pessoa – qui s'est lui aussi donné plusieurs identités : « Être homme c'est ne pas se contenter » (poème du Quint-Empire). Nous pourrions l'appliquer à l'analyse, ce qui en dirait à la fois la difficulté et l'enthousiasme : être analysant, ou être analyste, c'est ne pas se contenter. Mais elle peut bien sûr s'appliquer à quiconque, quelle que soit la voie choisie, et faire éthique.

Pour ce qui est de l'amour et du travail, après tout, si tel est le résultat de l'analyse, ça n'est franchement pas si mal, d'autant plus qu'on sait combien aujourd'hui ces deux aspirations sont difficilement au rendez-vous. Ça n'est pas si mal aussi quand on connaît l'idée que Freud se faisait de la vie. Rien d'angélique, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est Lacan qui le cite : « Ne croyez pas que la vie soit une déesse exaltante surgie pour aboutir à la plus belle des formes [...]. La vie est une boursoufflure, une moisissure, elle n'est caractérisée par rien d'autre que par son aptitude à la mort ²³. » Au fond, je crois que c'est la manière pour Freud de dire que la vie est du réel, non de l'imaginaire ou du symbolique, ce que Lacan formule clairement dans « La troisième ».

La fameuse citation de Shakespeare, reprise par Woody Allen dans l'un de ses derniers films et que Nancy Houston met en exergue

22. R. Gary, *L'Affaire homme*, Paris, Gallimard, 2005.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 271.

dans son livre sur Gary, est une façon plus humoristique de dire l'absence de signification de la vie : « La vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre acteur qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus. C'est une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. » (*Macbeth*, scène V). Gary aurait là encore pu en être l'auteur. Lacan n'est pas loin : « La vie, c'est cela – un détour, un détour obstiné, par lui-même transitoire et caduc [...] ²⁴. »

Gary nous dit, et on le retrouve chez Lacan : pas de signification à la vie. Et pour cause, la vie étant du réel, on n'y peut rien changer, il y a là de l'impossible. Pas de pouvoir du sujet sur la vie, même à la supprimer, car là encore elle échappe. On peut donner la vie comme on dit. On peut se donner la mort. Se donner la vie, c'est une autre affaire. Gary l'a tenté avec ses incarnations, mais ça n'a pas suffi. Se donner la mort a pu être une dernière tentative d'une nouvelle incarnation. Comme il l'a dit de Martin Luther King : « Il lui a suffi de mourir pour redevenir vivant ²⁵. »

L'absence de signification de la vie n'exclut pas d'en faire quelque chose, qu'elle ait du style par exemple, qu'elle soit un peu moins un théâtre, que nous soyons un peu moins des acteurs, des rêveurs, qu'on puisse « y mettre du sien » comme disait Lacan, qu'on sache un peu mieux y faire avec le réel.

Savoir y faire avec le réel

Gary nous montre justement combien il est difficile de se faire à notre condition d'humain, de savoir y faire avec le réel de la castration, insupportable. Chacun cherche sa solution. Il en trouve une à laquelle il donne un certain panache : la langue et l'écriture. Mais on en voit aussi la limite. Si l'écriture permet à certains de vivre, elle ne semble pas avoir eu cette fonction pour lui, en tout cas pas ce résultat.

À 49 ans il écrivait : « Au fil du temps, j'ai dû me résoudre à l'idée qu'il n'y a rien en moi qui soit véritablement extraordinaire. Cela ne cesse de m'étonner, mais il me faut l'admettre. Je n'ai que

24. *Ibid.*, p. 271.

25. R. Gary, *Chien blanc*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1970, p. 89.

quarante-neuf ans et j'aurai bien encore le temps, un jour, de me résigner à ma condition humaine ²⁶. » Repousser plus loin l'échéance donc.

« Humain » est un signifiant qui revient très souvent, qu'il interroge fréquemment. Il ne se sentait d'aucune communauté humaine, si ce n'est celle du passé pour lui, représentée par la France libre : « [...] la seule communauté humaine physique à laquelle j'ai appartenu à part entière ²⁷ ».

Il a connu la cruauté et la saloperie humaine, comme il l'écrit dans *Éducation européenne*. Que l'inhumain n'est pas le contraire de l'humain mais son corollaire, il le sait très vite. Il l'écrit aussi plus tard : « Les Allemands m'ont beaucoup aidé. Ce qu'il y a d'affreux dans le nazisme, dit-on, c'est son côté inhumain. [...] Mais il faut bien se rendre à l'évidence: ce côté inhumain fait partie de l'humain ²⁸. »

Freud en disait déjà quelque chose, comme Lacan nous le rappelle : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* – ce commandement lui paraît inhumain. [...] Mesurant ce dont il s'agit dans ce commandement, il s'arrête et constate bien légitimement combien le spectacle historique de l'humanité qui se l'est donné pour idéal est, par rapport à son accomplissement, peu probant ²⁹. » De fait, et Gary en a fait l'expérience en direct.

Ce réel de l'humain est grotesque à ses yeux, et peut-être a-t-il fait le choix de s'en dégager par la théâtralité, la fiction et le mensonge. C'est l'idée de Nancy Houston.

Si la vie n'est qu'un théâtre, comment s'y accrocher ? L'encre pour Gary supplante l'ancre dans la vie. Cette manière qu'il a de faire avec la langue, de bâtir du signifiant, de ne jamais s'arrêter, d'écrire toujours plus me semble être identique à celle qu'il a, dans l'avancée de sa vie, de faire avec l'amour, ou plutôt avec le sexe, toujours plus. Il tente de faire des deux rencontres traumatiques majeures, celle avec le langage puis celle avec le sexe, de « prodigieux moyens d'incarnations toujours nouvelles ³⁰ ». Peut-être en vain.

26. R. Gary, *La Crête de la vague*, Paris, Éditions de l'Herne, 2007, p. 116.

27. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 203.

28. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980, p. 265.

29. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 228.

30. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 29.

De « La vie devant soi » à « La vie avec d'autres »

Ainsi, je suis parti de « Gary fut sacrément vivant » pour arriver finalement à « est-ce si sûr ? ». Et de quel « vivant » s'agit-il ?

Il écrit : « Recommencer, revivre, être un autre fut la grande tentation de mon existence. Je lisais, au dos de mes bouquins : "... plusieurs vies bien remplies... aviateur, diplomate, écrivain..." Rien, zéro, des brindilles au vent, et le goût de l'absolu aux lèvres. Toutes mes vies officielles, en quelque sorte, répertoriées, étaient doublées, triplées par bien d'autres, plus secrètes, mais le vieux coureur d'aventure que je suis n'a jamais trouvé d'assouvissement dans aucune. La vérité est que j'ai été très profondément atteint par la plus vieille tentation protéenne de l'homme : celle de la multiplicité. Une fringale de vie, sous toutes ses formes et dans toutes ses possibilités que chaque saveur goûtée ne faisait que creuser davantage. Mes pulsions, toujours simultanées et contradictoires, m'ont poussé sans cesse dans tous les sens, et je ne m'en suis tiré, je crois, du point de vue de l'équilibre psychique, que grâce à la sexualité et au roman, prodigieux moyens d'incarnations toujours nouvelles. Je me suis toujours été un autre ³¹. »

Creuser davantage : c'est un vide donc qu'il décrit, que sa fringale de vie tente de combler jusqu'à n'avoir plus d'autre choix que d'accepter sa condition humaine.

Ses vies inventées ont été des tentatives pour exister, tout comme la somme de ses publications, comme il le dit dans cette phrase citée dans l'argument de la journée : « C'est la quantité qui compte [...] sinon on n'existe pas. » Par la quantité, mais aussi la qualité, car il n'était pas insensible aux critiques et aux prix, et il faut bien le dire, quel talent !, il a voulu se prouver existant, mais a-t-il pu s'éprouver vivant ?

Dans « éprouver » s'entend « épreuve ». Rien à voir avec le bonheur à propos duquel Gary écrivait dans une lettre du 28 août 1950 : « Je ne suis pas heureux bien entendu. Ma carrière d'écrivain est "comme ça", c'est à dire très loin d'atteindre mes ambitions. Quant à ma vie privée, c'est exactement la même chose. Rien en comparaison

31. *Ibid.*

de mon ambition et de mes désirs. Les temps sont difficiles. Je n'ai pas de projets, seulement des espoirs ³². »

Ses espoirs, il ne les a pas plus orientés vers la psychanalyse que vers la religion, ou encore la philosophie. Il avait une grande culture mais n'en faisait pas une collection de connaissances pouvant faire réponse au vide, cette connaissance dont un philosophe reconnaissait lui-même, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de Nietzsche, qu'elle « n'est autre que... l'anéantissement ³³ ».

L'espoir, celui d'une autre promesse, peut être un motif d'adresse à un analyste, que j'ai bien sûr envie d'appeler la promesse de l'aube de l'analyse, dont le rendez-vous se fera avec le vivant plutôt qu'avec le bonheur.

La promesse de l'aube déçue, c'est la vie devant soi qui s'ouvre, s'offre pour faire place à la vie devant d'autres et avec d'autres.

De cette vie devant lui Gary a fait une œuvre. D'une manière différente et avec des effets différents, la psychanalyse propose de faire œuvre du poème que chacun est. Cela ne permet pas dans les deux cas d'échapper à la solitude, mais tout au moins au silence. Preuve en est entre autres aujourd'hui avec la proposition des organisateurs de cette journée, qui nous montrent comment l'École est aussi un dispositif analytique, cause de paroles, de vie, du côté du désir, du côté du vivant, sans pour autant écarter le réel, de toute façon impossible à gommer.

De l'analyse on pourrait dire qu'elle offre une nouvelle vie, dans un sens différent des créations de Gary. Elle est une boussole dans une vie de navigateur, si je reprends l'idée de Freud : « Il est nécessaire de naviguer, il n'est pas nécessaire de vivre ³⁴. » Vivre n'est en effet pas nécessaire s'il ne s'agit que de faire vivre son organisme.

Pas si facile de naviguer, pas si facile d'être vivant, comme nous l'a dit et montré Gary. Dans *Les Cerfs-volants* il fait dire à Lila que lorsqu'on « peut encore tout rater et ne rien réussir, c'est ce qu'on appelle en général avoir de l'avenir ³⁵ ». Il est possible de vivre

32. M. Anissimov, *Romain Gary le caméléon*, op. cit., p. 319.

33. Nietzsche, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 293.

34. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 34.

35. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, op. cit., p. 11.

tranquillement en se contentant de ce que l'on a raté déjà, ou réussi, mais alors pas d'avenir, pas de navigation. Gary nous indique le nécessaire ratage, ou le ratage comme signe du vivant. Rater encore et rater mieux, comme disait Beckett ³⁶. Dommage que Gary ait choisi le calme de la nuit, qu'il n'ait pas continué de rater, encore, un peu plus.

36. Exergue de Samuel Beckett dans *Cap au pire*, Paris, Éditions de Minuit.

Jacques Vauconsant

Garyre aux larmes *

« Les mots qui vont surgir savent de nous
Des choses que nous ignorons d'eux. »

René Char, *Les Chants de la Balandrane*

De Gary, je savais qu'il était écrivain, plutôt dégagé, marxiste tendance Groucho, suicidé, compagnon du péril, engagé dès la première heure auprès du « Général », auteur d'une œuvre écrite à l'encre de l'humour. C'est plus qu'il n'en fallait pour trouver mon sujet, le thème de l'humour s'est rapidement imposé. Humour et mot d'esprit, Freud s'y est très tôt intéressé du fait de leurs relations à l'inconscient. Lacan les a longuement abordés dans son *Séminaire V*. Gary en a fait « son arme d'auto-défense ».

Passé le grand détour théorique, dont je vous livre un petit résumé, restait l'œuvre à l'étagère lue à la lorgnette de ce thème, ce qui en a manifestement focalisé la lecture. Alors, après un galop d'essai sur le chemin des Damas en mars ¹, je vous propose ce dernier coup d'épéon, qui je l'espère ne vous laissera pas trop sur le flanc !

Freud et le mot d'esprit

Au début de ses recherches sur l'inconscient, Freud constate que techniquement le mot d'esprit (*der Witz*) utilise les mêmes procédés que ceux du travail du rêve, à savoir la technique de la condensation et celle du déplacement. Le procédé de condensation travaille

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychoanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9.

1. Conférence à Brest, en mars 2013, sur l'invitation de Claudette, Daniel et Paula Damas dont le titre était : « Écrire aux éclats et trouble de l'humour chez Romain Gary ».

sur le mot lui-même (*Wortwitz*) : par exemple, le fameux « famillionnaire » longuement développé dans son essai de 1905, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Le déplacement, ou détournement, travaille plutôt sur une démarche de pensée (*Gedankenwitz*).

L'effet du *Witz* s'appuie donc sur ces deux techniques : celle de la condensation de sens (mot-valise) créant un sens nouveau ou celle de l'effet du déplacement (ou glissement) de sens. Pour Freud, l'intérêt du *Witz*, c'est sa relation à l'inconscient, au même titre que le lapsus, l'acte manqué ou le symptôme. De ces formations de l'inconscient, il est possible de faire une interprétation dans la mesure où elles sont l'expression détournée d'un désir refoulé.

Lacan et le trait d'esprit

Lacan, dans son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, à partir d'une lecture très appliquée, reprend pour les prolonger les thèses freudiennes sur ce qu'il préfère appeler « le trait d'esprit ». Il ne s'explique pas sur sa traduction personnelle de *der Witz*, mais sans contester elle évoque, tel le trait d'arbalète, la fulgurance de l'éclair (le *Blitz* du *Witz*) et sa précision ciblée.

L'inconscient a structure de langage. Discours tenu par celui qui parle, celui qui est parlé, à savoir le sujet de l'inconscient : \$. L'inconscient est ce que l'on dit. Et ce que l'on dit, on l'énonce avec des mots, avec des signifiants. Ces signifiants ont effet de sens, de signification. Ces signifiants sont soumis aux lois signifiantes du langage ou discours de l'Autre. L'Autre, A, en tant que lieu du code et lieu du trésor des signifiants. Il n'y a d'être humain qu'un être de parole, même si, comme sa langue, il ne la tient pas toujours. « Les trumains » ne disposent donc que de l'outil du langage pour dire ce qu'ils sont.

Mais il se trouve que, comme dans une pièce mal ajustée, il y a du jeu dans ce dispositif. Et ce jeu possible tient à deux opérations logiques majeures : la métaphore et la métonymie. Ce sont ces deux opérations logiques qui vont rendre possible l'irruptive et jusqu'alors insue création du trait d'esprit.

Tout d'abord, considérons les ressorts de la structure de langage et sa matrice topologique. Partant de l'algorithme linguistique Signifiant/signifié : S/s, on constate qu'il existe deux flux distincts du

signifiant et du signifié voués à un perpétuel glissement de l'un sur l'autre. La fonction de la parole peut s'illustrer par le double croisement de la chaîne signifiante et de la chaîne signifiée, dessinant ainsi un point de capiton, représentation topologique de la structure du langage articulé ².

La chaîne signifiante est celle qui est entièrement perméable aux deux grands effets des opérations métaphorique et métonymique. La chaîne signifiée représente la ligne du discours rationnel, celui de la signification. Cette matrice topologique illustre l'acte de langage, le double mouvement simultané mais rétroactif de la chaîne signifiée, dans sa dimension diachronique, croisant la dimension synchronique de la chaîne signifiante. En même temps que ça parle pour diachroniquement dire quelque chose (chaîne signifiée), synchroniquement (en même temps, simultanément) ça glisse au sein de la chaîne signifiante pour dire toujours autre chose.

Gary ne manque pas de nous mettre en garde : « Les mots ont des oreilles. Ils sont aux écoutes et il y a du monde derrière. Ils vous entourent, vous cernent, vous prodiguent leurs faveurs et, au moment où vous commencez à leur faire confiance, ciao ! Ils vous tombent dessus ³. »

Le travail du *Witz* va donc reposer essentiellement sur les deux grandes fonctions du signifiant exercées sur le signifié : la métaphore et la métonymie, créatrice pour l'une, récréative pour l'autre.

La métaphore

Classiquement, la métaphore est une figure de style (trope) fondée sur l'analogie et/ou la substitution : association de termes (signifiants) n'ayant pas de rapport de contiguïté mais permettant un enrichissement, une meilleure précision de l'expression de la pensée ou la création d'effets littéraires et poétiques. On a par exemple : cadeau royal, ruse de Sioux, bras de fauteuil, jambes en coton et tête de nœud et, chez Paul Celan, « une tombe au creux des nuages ».

Pour Lacan, « la métaphore se produit au niveau de la substitution ⁴ », substitution d'un signifiant par un autre signifiant. Comme

2. On peut se référer au graphe I de la p. 805 des *Écrits* (Paris, Seuil, 1966).

3. R. Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 39.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 40.

dans le rêve, l'opération de substitution joue sur la possibilité de condensation des signifiants entre eux pour créer un signifié nouveau (mot-valise). Pour reprendre l'exemple du corpus freudo-lacanian, « famillionnaire » est une condensation de familière et de millionnaire. Tel un tour de passe-passe, chaque fois qu'il y a substitution, il y a effet ou induction métaphorique.

On trouve chez Gary quelques rares métaphores. Par exemple : « N'importe quel connard de psychiatre [non ! ce n'est pas ça la métaphore, ça, c'est un franchissement ! NDA], n'importe quel connard de psychiatre vous dira que la lucidité est un symptôme particulièrement fréquent chez les grands dépressionnaires ⁵ ». « Dépressionnaire », on peut comme hypothèse à la fabrique synchronique de cette métaphore proposer la condensation jouant sur l'allitération passant de dépression nerveuse à dépression/ner', qui peut s'écrire : dépressionnaire, l'opération métaphorique pouvant tout aussi bien travailler sur le phonème que sur le sémantème. Le nouveau signifiant métaphorique dépressionnaire, exerçant « sa fonction de création de signifié ⁶ », porte la signification au-delà de son sens premier et peut venir là exprimer ce dont témoigne le dépressif de lucidité et de gravité d'être. Ayant pour mission d'en rendre compte. Gary ne s'en prive pas et laisse Momo nous dire : « Pour vivre il faut s'y prendre très jeune parce que après on perd toute sa valeur et personne ne vous fera de cadeaux ⁷. »

Autre exemple : quand le Christ aux allumettes parle dans *Pseudo* à l'identique du premier passage tiré du *Vin des morts* (1936) : « J'ai toujours perdu, je suis né pour perdre... plus je perds plus je les travaille, je les sape de l'intérieur avec ma faiblesse ça leur donne des abjections de conscience ⁸. » La substitution signifiante d'objection avec abjection s'effectue par substitution de la lettre o avec la lettre a et bouleverse la signification. Par effet de condensation de sens, noblesse et dignité de l'engagement sont retournées en leurs envers d'avilissement et de culpabilité.

5. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 41.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 40.

7. É. Ajar, *La Vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 88.

8. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 81-82.

Encore un exemple : « On reconnaît notre état de canular à nos cris défiant toute concurrence ⁹. » Puis : « Il y a la virilité et il y a l'infection virile, avec ses millénaires de possession, de vanité et de peur de perdre [...] la mythologie du surbouc [...], avait écrit sur un feuillet, en guise d'explication, mon ami le poète Henri Drouille, avant de se tirer une balle dans la tête ¹⁰. » Virile pour virale, a pour i (pourri !). Magnifique condensation appuyée sur l'étymologie depuis le latin *vir* : homme, jusqu'à l'autre latin *virus* : poison.

La substitution de lettre se retrouve fréquemment dans le *lapsus linguae* et il est troublant de constater combien cette minuscule modification peut à elle seule radicalement modifier le sens (le signifié) ; cela produit parfois de magnifiques perles qui font le bonheur de nos consultations. Je ne résiste pas au plaisir de celle-là : « Bah oui, quoi, il faut bien un jour quitter le coton familial » !

Précisons également que c'est un procédé littéraire qui ne manque pas de sel. Je vous propose : Lacan, son langage l'engage mais ne l'encage !

« Ainsi la voie métaphorique – qu'utilise le *Witz* – préside non seulement à la création et à l'évolution de la langue mais aussi à la création de l'évolution du sens ¹¹. » Il est fondamental de bien identifier la métaphore dans sa dimension créative et évolutive par opposition à la métonymie, elle plutôt récréative et régressive. Cette progression symbolique du sens sur le réel, Lacan l'a appelée le pas-de-sens comme on parle d'un pas de vis, celui qui permet à la vis de progresser dans la matière ou la cheville dans laquelle on l'enfonce. C'est l'effet tour de *Witz*.

La métonymie

Autre trope, fondé sur le rapport de contiguïté, la deuxième opération logique, dite métonymie, repose sur la fonction du déplacement, celle du glissement de sens. « Un mot peut être lié de façon différente dans deux contextes différents. En le prenant dans un certain contexte avec le sens qu'il a dans un autre nous sommes dans la

9. *Ibid.*, p. 80.

10. R. Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, Paris, Gallimard, 1975, p. 38.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit.

dimension métonymique ¹². » Par exemple, une belle plume pour une belle écriture, perdre sa langue, boire un verre. C'est ce déplacement de sens qui produit l'effet du trait d'esprit. Nombre de ces métonymies sont passées dans le langage courant et en constituent le trésor. Ainsi, « la métonymie tient à la fonction que prend un signifiant S en tant qu'il est en rapport avec un autre signifiant dans la continuité de la chaîne [...] avec transfert de signification le long de cette chaîne ¹³ ». L'opération métonymique si précieuse dans la règle de l'association libre permet par les processus de contiguïté sémantique, homophonique et phonématique que du refoulé advienne hors contrôle de la pensée. Parce que « je pense où je ne suis pas donc je suis où je ne pense pas ». Avec ces « mots qui à toute oreille suspendue rendent sensibles dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale ¹⁴ ».

Dans le contexte d'une écriture ou d'une parole humoristique le trait d'esprit joue donc de ce glissement toujours possible du sens. « Le discours dans sa dimension horizontale de chaîne est proprement le lieu-patinoire sur lequel se déroule le glissement de sens ¹⁵. »

Par ailleurs, l'opération métonymique permet d'introduire au champ de l'Autre du langage la dimension de la valeur. Un signifiant métonymiquement désigné par le code de l'Autre devient le signifiant de la valeur d'un autre : « Le vêtement peut devenir le signifiant de la valeur de la toile ¹⁶. » C'est dans cette dimension de valeur que se situe l'effet de sens de la ligne métonymique. Mais il s'opérera toujours sur une réduction importante de sens pour chacun des signifiants en cause, ce que Lacan nomme le peu-de-sens de la métonymie.

Gary était très friand des faits/d'effets métonymiques ; je dirais que c'est son effet fraise Garybo. C'est surtout chez Ajar que l'on en trouve les meilleurs exemples : « Ça gaze ! dit Momo. Ça chambre à gaz dit le Christ ¹⁷. » Gary avait un très grand talent pour parler des

12. *Ibid.*, p. 62.

13. *Ibid.*, p. 73.

14. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, op. cit., p. 517.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 80.

16. *Ibid.*, p. 81.

17. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 80.

choses du sexe toujours de façon allusive grâce au ressort métonymique. Par exemple dans *Gros-Câlin* : « Tu es belle Irène lui dis-je. Elle m'a touché en souriant. Oh dis donc ! fit-elle avec compliment. Je sentis que je grandissais dans son estime [...]. Elle tenait toujours la main sur mes possibilités qui ne cessaient de grandir [...] elle me fit semblant avec beaucoup de métier [...] la tendresse a des secondes qui battent plus lentement que les autres. Son cou avait des abris et des rivages possibles. Elle était vraiment douée pour la féminité ¹⁸. »

Comment ça marche l'humour et pourquoi ça fait rire ?

On rit du manque à dire et du chemin épargné : on parle, on écrit pour tenter de dire le vrai. Le vrai sur soi, le vrai du monde. Mais « la vérité, toute la dire on n'y arrive pas. La dire toute c'est impossible matériellement : les mots y manquent ¹⁹ ». Ce manque à dire, cet impossible à dire est ce trou dans l'être, manque radical que le langage borde et suture. Et un des grands effets du mot d'esprit provoquant le rire est dû au fait qu'il touche et tourne toujours autour de cette éliision radicale : « Le mot d'esprit provoque le rire en somme en tant qu'il est proprement accroché sur la faille inhérente au savoir ²⁰. »

Ainsi, pour l'enfant, au commencement était le rire. Le rire immédiat de l'enfant comblé par l'Autre maternel qui satisfait son besoin. Ce besoin, par nécessité de l'opération symbolique d'entrée dans le langage, devra en passer par la demande. Toutefois, pas tout de la demande ne pourra se dire. Pas tout de la demande ne sera satisfait. De ce manque radical s'origine le désir. Ainsi, « l'objet du mot d'esprit est de nous réévoquer la dimension par laquelle le désir, sinon rattrape, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin ²¹ ». L'enfant est sur le chemin de la perte qui va du besoin au désir. C'est ce qui s'oublie. Le mot d'esprit dans sa fulgurance nous le rappelle en même temps qu'il nous épargne de refaire l'âpre trajet. Le mot d'esprit nous satisfait de rejoindre la méprise du dire. « Que nous soyons joués par le dire, le rire éclate du

18. É. Ajar, *Gros-Câlin*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 215.

19. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 9.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 64.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 96.

chemin épargné, nous dit Freud, à avoir poussé la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver ²². »

Gary emprunte ces raccourcis : « Beaucoup de gens se sentent mal dans leur peau parce que ce n'est pas la leur ²³ » ; « Le visage un peu ravagé, le temps lui a marché dessus ²⁴. »

On rit de la minceur des mots

L'humour du genre humain si propre, comme nous le savons, à l'humaniste Gary s'amuse de la minceur des mots. En jouer pour en dénoncer la minceur, c'est justement « ce dont les mots ont horreur [...] ça les débusque ²⁵ ».

Paradoxe richesse ludique et supplémentaire du langage, « le jeu de mots de la pensée consiste à jouer sur la minceur des mots à soutenir un sens plein ²⁶ ». C'est donc à la fois en prendre acte et avec élégance spirituelle en jouer pour le dénoncer. En prendre acte, c'est faire preuve d'humilité, ne pas se prendre trop au sérieux. C'est ce qui fait qu'on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui. Justement pas avec ceux qui se prennent trop au sérieux. Il y a toujours grand risque, voire dangerosité certaine, à trop croire et trop coller aux signifiants auxquels on s'identifie, I(A).

C'est de ce fil que Gary-funambule tisse la trame de son style. Comédien et facétieux, éclairé du peu-de-sens et de ses effets moirés d'habits d'Arlequin. Tenter de dire comme ça encore et encore là où il a « tout le temps mal chez les autres ²⁷ » – sa mère, ses frères et pères de procuration, les Juifs, les Noirs, les Allemands, les compagnons perdus, les femmes, celles du monde, les bonnes putes, les chiens, les pythons, les éléphants et leurs racines, les arbres, les plantes...

On rit, car on jouit du sens, du sens-joui

L'usage du trait esprit est une modalité de jouissance de la langue. Jouer du pas-de-sens de la métaphore et du peu-de-sens de la

22. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec l'inconscient », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 56-57.

23. É. Ajar, *Gros-Câlin*, op. cit., p. 80.

24. É. Ajar, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1991, p. 56.

25. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 94.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 97.

27. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974, p. 125.

métonymie, sans parler des autres possibilités du langage, tout est bon chez Gary pour essayer « de toujours parler à l'envers ²⁸ ». Prendre à rebours, à revers et à contre-pied, user des chausse-trappes de la langue, rien de tel pour surprendre son lecteur et son auditeur. Il sait bien que « c'est l'ennemi public numéro un le vocabulaire, parce qu'il y a trop de combinaisons possibles comme aux échecs ²⁹ ». Jouer avec les mots et se jouer des mots, c'est en jouir. Jouir du sens-joui de la langue. Avoir le sens de l'humour, c'est en avoir la jouissance du sens-joui. Dès lors, toute révélation du *Witz* procure un vif effet de soulagement et de satisfaction, de jouissance.

Peut-on inscrire l'humour dans un type de discours ?

Un discours, comme tout discours, fait lien social. Peut-on penser que l'usage de l'humour s'inscrit plus particulièrement dans ce que Lacan a appelé le discours hystérique ? Dans le discours hystérique, c'est S barré, sujet écrivant, qui est en position d'agent. Il met le signifiant maître S1 au travail, ici la langue elle-même, pour produire sous forme de *Witz* un savoir S2, jusqu'alors insu. Lors d'un travail d'écriture, fût-il au fil de la plume, il y a pour l'auteur-acteur une mise à disposition préalable et une disponibilité à ce jeu permanent des combinaisons de la langue qu'il stimule, agit, active de façon hystérisée pour en faire sourdre l'eau du rire dont nous avons tant soif.

Mais paradoxalement faisons l'hypothèse que cette hystérisation s'opère sur fond de maîtrise. « Le dernier mot du mot d'esprit c'est de démontrer la maîtrise du sujet barré par rapport au signifié lui-même puisqu'il en fait tous les usages, puisqu'il en joue essentiellement pour l'anéantir ³⁰. » Maîtrise du sens et mainmise sur le récepteur. En somme, avoir toujours le dernier mot sur l'Autre. Ainsi Gary se définissait-il bel et bien comme un terroriste de l'humour. Maîtrise néanmoins jamais pure, l'usage de l'humour demeure également un mode de défense surmoïque pour se protéger de l'horreur de son manque-à-être, dont le signifiant introduit la dimension dans

28. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 122.

29. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, Paris, Gallimard, 1969, p. 116.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 210.

la vie du sujet, mais dont la mort dernier mot du signifié marque cette limite jamais atteinte ³¹. »

Du côté de chez Gary

Gary, métaphore en elle-même

Pour répondre à la puissante emprise de la demande de l'Autre maternel, l'un peu « tête brûlée » Roman Kacew s'est très tôt cherché un nom d'écrivain. Un signifiant nouveau auquel il lui faudra s'identifier, la nomination précédant l'œuvre. Alors il s'invente Gary : « Gari veut dire "brûle" en russe, à l'impératif [...] Il y a même une vieille chanson tzigane dont c'est le refrain [...] C'est un ordre auquel je ne me suis jamais dérobé ni dans mon œuvre ni dans ma vie ³². »

À ce nom d'emprunt, mais bien approprié, il accole un prénom : Romain. Racine originelle préservée lui venant de l'Autre, dont il conservera ainsi la permanence toujours possible du déroulement, défoulement métonymique. Le roman, à écrire, auquel il ne se sera jamais dérobé. Le rom' de la vieille chanson tzigane, ce qui en lui persiste du nomade et juif errant toujours persécuté, jongleur d'oranges et mangeur d'étoiles. Romain l'Impérial et conquérant. Celui à qui il faut toujours rendre ce qui lui appartient...

Quant au nom de Gary, cette métaphore, parce que c'en est une, est la plus belle qu'il ait inventée. Le signifiant Kacew est substitué par le signifiant métaphorique Gary. Ça n'existait pas avant, c'est inventé. C'est inédit. Ce signifiant nouveau entre au champ de l'Autre dans une perspective idéalisée, qu'on lui rende les honneurs, jusque dans le signe inoublié parce que inoubliable de cette mort délibérément choisie. Gary, c'est le trait d'éclair d'une trouvaille littéraire. Witz inoubliable dans ce qu'il recèle de condensation métonymique. De la fonction adjectivante métonymique on tire *garyein* et par glissement homophonique on tombe sur *aryen*.

Le Witz est là. Contenir par condensation peut-être à son insu le signifiant aryen ; pour un petit juif venu des lointaines contrées lituaniennes, c'est à se tordre. De toute façon, il nous avait prévenus, il prend toujours les choses à l'envers, allant à rebours façon bande

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 48.

32. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 8.

de Möbius. Voilà en tout cas un magnifique franchissement de la barre de la signification, ou comment le signifiant Gary vient à se combiner avec le signifié arien.

Et, comme par suite logique, le premier roman, *Éducation européenne*, édité en 1945 chez Calmann-Lévy (ça va sans dire !), traitera de la barbarie nazie, des faits de résistance et d'enfants juifs polonais aux parents massacrés : « Pourquoi les Allemands nous font-ils ça ? », demande le partisan Dobranski... « Par désespoir », répond Janek. « [...] La question est de savoir si l'homme est allemand ou non [...] S'il lui arrive de l'être seulement parfois ³³. »

Comme pour faire point de capiton, dans son dernier roman, dédié à la mémoire, *Les Cerfs-volants* (1980), Gary poursuit la série du sérieux de sa réflexion : « Ce qu'il y a d'affreux dans le nazisme c'est son côté inhumain. Mais il faut bien se rendre à l'évidence, ce côté inhumain fait partie de l'humain. Tant qu'on ne reconnaîtra pas que l'inhumanité est chose humaine on restera dans le mensonge pieux ³⁴ » ; « Les nazis étaient humains. Et ce qu'il y avait d'humain en eux c'était leur inhumanité ³⁵. »

Dans sa forme substantivante, Gary, c'est aussi l'hommage à l'Amérique : « L'Amérique est un film, c'est un pays qui est cinéma ³⁶. » Et dans cette même conversation simulée, il dira : « W.C. Fields, Chaplin et Groucho Marx ont été les plus fortes influences littéraires que j'ai subies ³⁷. » Toujours en référence au cinéma ou bien sur Gary Cooper, on note le renforcement des identifications imaginaires : la puissance de la séduction et une autre façon de porter l'étoile. Sans parler de la valeur signifiante de la star argentée.

Je fais cependant une petite réserve : hormis quelques titres magnifiques, il y a très peu de créations métaphoriques dans l'œuvre de Gary. Bien sûr, nous retiendrons la magnifique poésie de *La Promesse de l'aube*, *Les Racines du ciel*, *Les Mangeurs d'étoiles*, *Clair de femme*. La métaphore est poétique, elle enrichit la langue française jusqu'à passer dans le langage courant. Dans l'œuvre, je regrette d'avoir surtout

33. R. Gary, *Éducation européenne*, Paris, Calmann-Lévy, 1945, p. 63.

34. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 1980, p. 265.

35. *Ibid.*, p. 279.

36. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 191.

37. *Ibid.*, p. 173.

trouvé un déchaînement métonymique certes récréatif mais opéré au détriment de la création métaphorique.

Ajar est en soi la suite métonymique

Si Gary est une sublime métaphore, Ajar en est la métonymie. « J'étais las de n'être que moi-même, je me suis toujours été un autre ³⁸. » De Gary, « brûle », on passe à Ajar, la « braise ». Ayant toujours aimé jouer avec le feu et désirant ardemment ceux de la rampe, il lui restait à « crier à cœur ouvert ³⁹ ». Gary peut lâcher la bride, c'est un autre qui parle, quand bien même il persiste dans cette demande d'authentification adressée à l'Autre. Il peut pour notre bonheur mais à quel prix « recommencer à vivre et être un autre ⁴⁰ ».

Et ce canular aura vraiment été le meilleur instrument pour nous faire avaler nos couleuvres et jusqu'au bout se livrer au jeu de l'humour et du Ajar.

Le mot de la fin, la fin du mot

Mais une fois qu'il aura brûlé tout ses vaisseaux, objectant à la rencontre du désir de l'Autre, Gary décidera, en toute poursuite de maîtrise du dernier mot, ce retournement métaphorique mis en acte : se brûler la cervelle. Rejoignant ainsi l'injonction du signifié de son pseudo-patronyme inventé. Jamais il n'aura séparé le bon grain du dit-vrai de ses *Witze* et toujours aura su rendre « la puissance du rire pour minimiser ⁴¹ ».

Il se sera effectivement « bien amusé ».

Alors respect et reconnaissance.

Au revoir au gars qui rit et merci.

38. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.

39. É. Ajar, *Gros-Câlin*, op. cit., p. 19.

40. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, op. cit., p. 29.

41. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 139.

IV^e Rencontre internationale de l'EPFCL 2014

Les paradoxes du désir

Préludes

Marcelo Mazzuca

Les paradoxes du désir de l'analyste

Notre prochain rendez-vous à Paris nous a mis sur la piste du désir et de son paradoxe : comment l'atteindre avec l'interprétation alors qu'il est logiquement incompatible avec la parole ? Réponse : pas sans un autre désir.

Cela ouvre un large éventail de problèmes cliniques débouchant sur une considération éthique particulière : situer les coordonnées du désir de l'analyste, « cette sorte de désir qui se manifeste dans l'interprétation ¹ », ce « fondement » de toute formation de l'analyste ².

En ce sens, il ne peut être fortuit que Lacan lui-même ait formulé pour la première fois la question du *désir de l'analyste* au moment précis où il a été amené à parler du *paradoxe du désir* ³. La formulation topologique du désir, en 1958, le mène inexorablement vers une éthique de la cure qui consiste à intégrer « les conquêtes freudiennes sur le désir » pour leur apporter une réponse en acte ⁴.

Par la suite, après dix ans d'enseignement, Lacan rend compte de cette structure de l'acte analytique. En l'occurrence, nous pouvons avoir recours à de nombreuses références, démontrant les divers aspects de la fonction « désir de l'analyste » et des notations algébriques qui les soutiennent ⁵. Ce recours suggère une formule : comment peut-on dire que la signification de tout rêve est celle de la

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse* (1962-1963), Paris, Seuil, 2004, p. 68.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-1964), Paris, Seuil, 2001, leçon du 15 janvier 1964.

3. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 617.

4. *Ibid.*, p. 615.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., leçon du 15 janvier 1964.

réalisation d'un désir (avec ce que comporte justement d'« irréalisation » cette réalisation onirique) ? Nous pourrions affirmer que le sens du désir de l'analyste – ce qui ne signifie pas tel ou tel désir de tel ou tel analyste, mais le sens du *désir de l'analyste* en tant que notion éthique et clinique opérationnelle – est celui de la « réalisation en acte ».

Cependant, après cela, pourrions-nous soutenir de façon plus radicale que ce désir est exempt de paradoxes ? Comment l'analyste fait-il face à la structure paradoxale du désir ? Ces questions renvoient à la clinique de la fin de l'analyse et de la passe, ouvrant le débat sur les liens entre le désir et l'acte, mais également entre la jouissance et la satisfaction qui lui sont peut-être corrélatives. À la fin, il ne suffit pas de placer l'effondrement de la vérité du désir dans un « je mens », encore faut-il pouvoir y situer la relation avec la source pulsionnelle et le dire qu'il nomme. Quand bien même cette nomination serait celle de Pinocchio, il ne suffit pas de pointer le sujet de l'énonciation, il faut également vérifier si son cœur est en bois ou s'il est vrai, et si effectivement son nez va pousser ou pas.

Traduction : Isabelle Cholloux

Albert Nguyen

Un nouveau désir

Quelques notations sur le thème, et une question : un nouveau désir ?

Où le désir prend-il sa source ? Le poète Reiner Kunze l'écrit sans fard :

« Le long de l'étonnement réside le poème,
C'est là que nous allons. »

De paradoxe en paradoxe, chemine l'analyse, mais pour nommer, et plus encore : « renommer à neuf les choses du monde », dit François Cheng, pour répondre de l'innommable, autre nom de l'impossible : tel est le désir.

Le sujet, proie du désir et de son paradoxe, que Lacan note à la page 558 du séminaire *Le Désir et son interprétation* :

« Le désir est à la fois subjectivité – il est ce qui est au cœur même de notre subjectivité, ce qui est le plus essentiellement sujet – et il est en même temps le contraire, il s'oppose à la subjectivité comme une résistance, comme un paradoxe, comme un noyau rejeté, réfutable. »

Paradoxe du désir noué à l'amour et à la jouissance du symptôme.

Désir de l'analyste, venu de l'acte même qui le soutient et dicte une éthique que gouvernent le dire, l'Un-dire, le réel. Fils entrecroisés, tramés, noués, tressés comme autant de figures dont le désir se déduit dans le surgissement de sa cause, pas sans coupabilité.

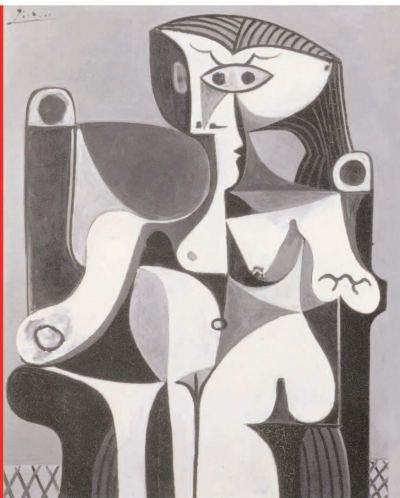
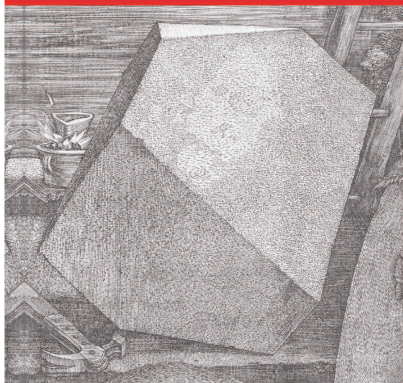
Un nouveau désir, sur le modèle d'*Ein neues Subjekt*, que Lacan a retraduit : il est nouveau qu'il y ait du sujet, et nouveau qu'il y ait ce désir qui avait été rejeté. À la fin et dans les suites s'inscrit, s'écrit ce nouveau désir, effet de la résolution, de la réduction des paradoxes de la jouissance, des paradoxes de l'amour, et des paradoxes du désir, pour cause de réel inexorable. Le désir de l'analyste est désir de savoir, une fois tombé le désir du savoir et son amour, ce désir de savoir est chance de donner à l'insu l'ampleur qui lui revient : l'insu, ce qui reste.



VIII^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums
et IV^e Rencontre Internationale de l'École
de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

Les paradoxes du désir

Paris 2014 25-27 juillet
July - julio - luglio - julho



Femme assise (Jacqueline)-P. Picasso-1962 © Succession Picasso 2013

The paradoxes of desire
Las paradojas del deseo
I paradossi del desiderio
Os paradoxos do desejo

www.paris2014.champlacanien.net

Palais des Congrès - 2, pl. de la Porte Maillot 75017 Paris

AIRFRANCE  KLIM
TRANSPORTS OFFICIELS OFFICIAL CARRIERS



Bulletin d'abonnement

au *Mensuel* numérique, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 30 € à l'ordre de :
Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Les membres de l'EPFCL recevront automatiquement le *Mensuel*.
Les inscrits aux CCP le recevront *via* leur CCP respectif.

Vente des *Mensuels* jusqu'au numéro 83 de décembre 2013 inclus : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €
 - n° 12 - Politique et santé mentale
 - n° 15 - L'adolescence
 - n° 16 - La passe
 - n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation
 - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
 - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :
EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPF-CL-France
www.champlacanianfrance.net